

BIBLIOTHÈQUE DE L'AMITIÉ



HUGO ET JOSEPHINE

MARIA GRIPE

MARIA GRIPE

HUGO ET JOSÉPHINE

ÉDITIONS DE L'AMITIÉ – G.T. RAGEOT – PARIS

Cet ouvrage a paru en Suède sous le titre

HUGO OCH JOSEFIN

chez Albert Bonniers Forlag – Stockholm

Traduction : Édith Vincent

Illustrations : Françoise Boudignon

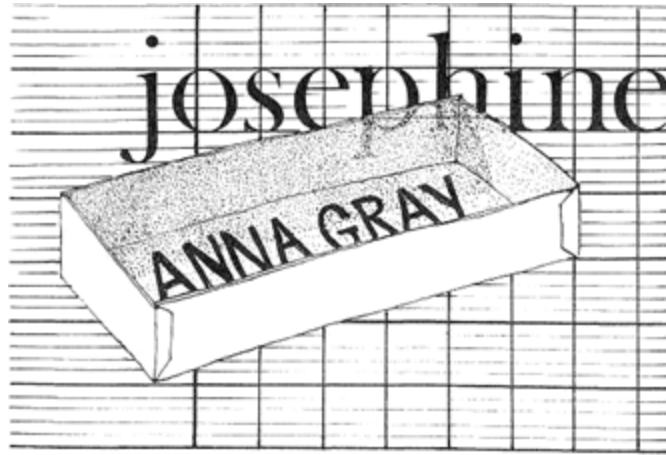
Photo couverture : Mery-Vloo



ISBN : 2.7002.0112.4

© Maria Gripe 1962

© Éditions de l'Amitié G.T. Rageot – Paris 1978



ENTRÉE À L'ÉCOLE

C'est le début de l'année. L'école ouvre ses portes. Maman et Joséphine s'y rendent.

Il fait beau, le soleil brille, les insectes bourdonnent et un vent léger souffle.

Joséphine, un ruban dans les cheveux, arbore des souliers flambant neufs. Le vent forcit, soulève des tourbillons de poussière dont elle se protège du mieux qu'elle peut. Elle porte la main à sa coiffure afin de s'assurer que le ruban reste bien en place.

À mesure qu'elles se rapprochent de l'école, d'autres mères, accompagnées de leurs enfants, débouchent de tous les coins de rues. Elles ont un air sérieux, presque solennel, et se dirigent toutes du même côté.

La plupart d'entre elles disent bonjour à Maman. Elles la connaissent bien, parce qu'elle est la femme de Papa-Père, c'est-à-dire l'épouse du pasteur. Joséphine fait la révérence, et les mères secouent leurs enfants afin qu'ils saluent à leur tour. La politesse est de rigueur, ce matin.

Joséphine a déjà vu certains de ces enfants, mais elle ne les connaît pas vraiment. Ils se sont souvent moqués d'elle, parce qu'ils la trouvaient « vieux jeu ». Aujourd'hui, ils se taisent et trottent silencieusement aux côtés de leurs mères. Celles-ci bavardent entre elles, tandis que les enfants, sans ouvrir la bouche, se regardent comme des étrangers. Et pourtant, ils jouent tous les jours ensemble sur la place.

Voici Edwin Petersson et sa redoutable mère ; Edwin, la terreur du village, est l'idole de la bande : un vrai petit sauvage, une force de la nature contre lequel personne ne peut rien. Sa crinière ébouriffée surgit partout et sème la panique. Ce matin, il est là, muet, les cheveux trempés et plaqués sur son crâne. Pâle, rongé par son frein, il lance en coulisse des regards furieux sur les autres membres du gang, tous aussi reluisants et bien astiqués. Aucun d'eux ne desserre les dents. Ce n'est vraiment pas un jour comme les autres.

La porte cochère de l'école est grande ouverte. Un drapeau flotte allègrement au sommet du mât planté dans la cour. La cloche sonne.

Joséphine serre bien fort la main de Maman. Toutes deux franchissent l'entrée et gravissent les marches de l'escalier de pierre... un très vieil escalier, le plus vieux que Joséphine ait jamais vu. Les murs épais répercutent le bruit de leurs pas. À l'intérieur règne une odeur spéciale, étrange et troublante.

Pas très rassurée, Joséphine retient sa respiration, puis, lentement, aspire une bouffée d'air. Satisfaite, elle exhale un long soupir. Ainsi, c'est cela l'odeur de l'école ! À présent, elle le sait et ne l'oubliera jamais.

Joséphine a l'impression de pénétrer, avec les autres enfants, dans un monde entièrement nouveau. Frappée par cette pensée, elle se cramponne à la main de Maman.

Soudain, celle-ci s'arrête :

— Là, dit-elle. Nous y sommes. Voici ta classe, Joséphine.

Elles se trouvent devant une porte à deux battants, peinte en bleu clair. Un groupe de mères et d'enfants y sont déjà rassemblés.

Les portes bleues sont hermétiquement closes. En leur milieu, une poignée luit comme de l'or et, sur l'un des battants, un signe mystérieux, également doré, brille de mille feux. Sous le signe est épinglée une feuille de papier.



Maman explique à sa petite fille que ce signe est un 3, le numéro de la classe. Sur la feuille de papier est inscrit le nom de la maîtresse : Ingrid Sund.

Ah ! C'est ainsi qu'elle s'appelle ! Ingrid Sund... Ingrid Sund... Joséphine répète ce nom à plusieurs reprises pour se rendre compte de l'effet produit... Pas mal. Remarquable, même !

Ses yeux ne quittent pas la porte bleue derrière laquelle se cache cette personne inconnue. Sur le côté, accrochée à un clou, une clé tremblote : celle de la classe évidemment, faite pour entrer dans le trou que l'on aperçoit sous la poignée dorée. Perdue dans sa contemplation, Joséphine sent de petits frissons de plaisir et d'émotion courir le long de son dos.

Un garçon s'approche et colle son œil au trou de la serrure pour essayer de voir ce qu'il se passe de l'autre côté : naturellement, il s'agit d'Edwin Petersson. Ses cheveux commencent à sécher et se redressent ; il reprend

peu à peu sa tête habituelle. Mais, tandis qu'il regarde, la poignée s'abaisse brusquement.

Vivement, la mère d'Edwin le tire en arrière :

— Edwin, tu me fais honte ! gronde-t-elle.

Mais personne ne s'occupe de lui, car les portes bleues s'ouvrent toutes grandes dans un flot de lumière. Et la maîtresse, Ingrid Sund, debout en plein soleil, les attend, souriante, la main tendue.

— Venez, entrez, dit-elle.

Mais Joséphine, collée contre sa mère, la retient à deux mains. Tirant vigoureusement sur le manteau maternel, elle chuchote d'un ton pressant :

— Tu t'es trompée, maman, ce n'est pas ma classe. Ma maîtresse ne « peut pas » être celle-là ! Pas cette grosse femme.

Maman, au lieu d'écouter, saisit sa fille d'une main ferme et, d'un ton sévère, lui enjoint de cesser de dire des sottises. C'est bien la classe de Joséphine, et Ingrid Sund est son institutrice. Impossible de discuter avec Maman. Sans ménagement, elle pousse Joséphine au milieu de la classe.

Joséphine jette autour d'elle des regards anxieux. Évidemment, la salle elle-même n'est pas mal : de grandes fenêtres voilées de rideaux jaunes, avec des fleurs sur la tablette extérieure. Les chaises et les pupitres sont jaunes également. Oui, cette classe est probablement la sienne ; elle lui convient. Mais la maîtresse !

Joséphine ne veut pas la regarder tant sa déception est grande. C'est plus qu'elle n'en peut supporter. Voir apparaître derrière ces engageantes portes bleues, une femme comme les autres, parfaitement banale, plutôt grosse, une femme qui pourrait être la mère ou la tante de n'importe qui, et qui, en outre, possède un nom si prometteur : Ingrid Sund... Cela dépasse la mesure ! Joséphine pousse un gros soupir.

On lui indique son pupitre ; les autres sont déjà installés à leurs places. Elle s'assied dans sa rangée et s'aperçoit qu'elle est seule. En général, les tables sont couplées deux à deux, mais comme il y a plus de pupitres que d'enfants, une place reste vide, précisément celle qui se trouve à côté de Joséphine. Quel dommage ! C'est probablement parce qu'elle ne connaît encore personne ici. Mais cela va changer, sûrement.

M^{lle} Sund est debout derrière son bureau. En face d'elle, les mères attendent, surveillant leurs enfants du coin de l'œil.

M^{lle} Sund s'adresse à elles : un aimable discours, coupé de plaisanteries et ponctué de petits rires. Plongée dans ses réflexions, Joséphine, les yeux braqués sur la personne qui parle, sent grandir ses doutes.

Est-ce réellement Ingrid Sund qui s'adresse ainsi à l'assistance ?

Comme il est difficile de conserver son calme en de telles circonstances ! Joséphine décide, néanmoins, de ne pas souligner l'imposture. Mieux vaut se taire pour le moment et en parler à Mandy, ce soir, dans la cuisine. Mandy saura de quoi il retourne. À elles deux, elles retrouveront la véritable Ingrid Sund. Tranquillisée par cette perspective, Joséphine écoute un peu mieux ce que dit la maîtresse.

C'est le moment, annonce-t-elle, de procéder à l'appel. C'est-à-dire que chaque enfant, à l'énoncé de son nom, devra se lever afin de montrer qu'il est bien là. Drôle d'idée, n'est-ce pas ?

— Ruth Adolfsson, dit l'institutrice.

Aussitôt, une petite fille se dresse d'un bond. La maîtresse la regarde et lui fait signe de se rasseoir.

— Sven-Éric Alm...

Un garçon se lève.

— Anne-Marie Carlsson...

Une autre petite fille se dresse, salue et se rassied.

— Hugo Andersson.

Personne ne bouge.

— Hugo Andersson, répète la maîtresse en élevant la voix.

Tous les regards font le tour de la pièce, mais personne ne se lève.

— Hugo Andersson n'est-il pas ici ? insiste M^{lle} Sund.

Toujours pas de réponse.

— Quelqu'un dans cette classe connaît-il Hugo Andersson ? demande-t-elle.

Mais tous secouent la tête.

— Aucun de vous ne sait pour quelle raison il est absent aujourd'hui ? Bien. Dans ce cas, continuons...

Et l'appel se poursuit. L'un après l'autre, tels des diables sortant d'une boîte, les enfants se lèvent à l'appel de leur nom, un peu gênés de se sentir le point de mire de l'assistance.

— Anna Gray, dit soudain la maîtresse.

Seul le silence lui répond, car Joséphine se tait, paralysée, la gorge serrée.

Anna Gray ! C'est le nom que portait Joséphine autrefois... il y a bien longtemps. Un nom qu'elle déteste. Joséphine Joandersson est celui qu'elle s'est choisi. L'autre, le premier, n'existe plus ; il est oublié, enterré à jamais. Au presbytère, tout le monde l'appelle Joséphine.

— Anna Gray, répète la voix nette de M^{lle} Sund.

Mais Joséphine, changée en statue, demeure immobile. La vérité lui apparaît de plus en plus clairement : cette personne n'est pas... ne « peut pas » être son professeur. La véritable Ingrid Sund sait, bien sûr, qu'Anna Gray a cessé d'exister depuis une éternité. Sans hésiter, elle aurait appelé « Joséphine Joandersson ».

— Anna Gray est-elle absente ? s'informe la fausse Ingrid Sund.

Maman intervient alors de sa voix douce, mais si distincte que chacun peut l'entendre :

— Non, non, elle est ici.

Et, regardant sa fille, elle ajoute d'un ton ferme :

— Joséphine, lève-toi, mon petit.

Joséphine obéit, comme mue par un ressort et, debout, soutient sans broncher le regard de la maîtresse. Maman explique qu'à la maison, tout le monde l'appelle Joséphine, si bien qu'elle a, pour ainsi dire, oublié son vrai nom. C'est pourquoi elle ne s'est pas levée. M^{lle} Sund et les mères rient de bon cœur. Pas les enfants. Tous la regardent.

— Oui, oui, je comprends, conclut l'institutrice. Mais ici, à l'école, chacun doit répondre à son véritable nom. Tu as bien compris, Anna ? C'est entendu, n'est-ce pas, ma chérie ?

Joséphine regarde droit devant elle sans répondre, et quand M^{lle} Sund lui dit de s'asseoir, elle ne bouge pas. Car cet ordre s'adresse à Anna Gray. Pas à elle.

— Joséphine, assieds-toi, dit la voix de Maman.

Et instantanément, Joséphine obtempère.

L'appel se poursuit, mais cela n'intéresse plus Joséphine. Rien ici ne ressemble à ce qu'elle avait imaginé. La place à côté d'elle reste vide... Cette femme n'est pas la véritable maîtresse...

Sur le chemin du retour, Joséphine et sa maman s'arrêtent chez le papetier pour acheter de quoi tapisser l'intérieur de son pupitre : un

ravissant papier bleu à petites raies rouges. Un plumier aussi, plus deux crayons, une gomme et, pour couronner le tout, un cahier avec des petits chats sur la couverture. Par-dessus le marché, Joséphine reçoit une belle image qui représente un hibou.

Elle se sent nettement mieux. Hélas ! Maman déclare soudain d'un ton péremptoire :

— Il faut absolument que tu reprennes l'habitude de répondre à ton vrai nom, quand tu seras à l'école, ma chérie. C'est indispensable. Anna est un très joli nom, tu sais.

Joséphine, alors, comprend tout ! Anna Gray n'a pas disparu, elle n'a pas sombré dans l'oubli. Tapie dans un coin d'ombre, elle a patiemment attendu son heure. Anna Gray est de retour ! Ce n'est pas Joséphine qui, ainsi qu'elle se l'imaginait, est entrée pour la première fois à l'école.

Anna Gray a pris sa place !



PERPLEXITÉS !

Comme si Joséphine ne savait pas à quoi ressemble une véritable institutrice ! Il y a belle lurette qu'elle est fixée à ce sujet..., depuis qu'elle a vu cette image dans le journal illustré de Mandy, l'année dernière. Chaque semaine, un journal arrive pour Mandy.

Mandy est un personnage important qui règne sans partage sur la cuisine du presbytère. Dans le magazine qu'elle reçoit, il y a une longue histoire à épisodes dont l'héroïne est une jeune institutrice. Mandy a raconté à Joséphine tout ce qui est arrivé à cette jeune fille. Et ce n'était pas rien, croyez-moi ! Tous les garçons voulaient l'épouser d'où un tas d'ennuis et d'aventures. À la fin, elle s'était même jetée dans un lac, pour en ressortir terriblement mouillée, si bien qu'elle avait failli en mourir. Et puis, elle avait épousé le docteur, sans doute par mesure de précaution, en cas d'autres malheurs.

Plusieurs gravures montraient cette institutrice. Joséphine les avait longuement contemplées : elle était belle comme une reine, mince, fine ; elle avait l'air grave et mélancolique.

Aujourd'hui, à peine rentrée à la maison, Joséphine va chercher l'une de ces gravures qu'elle a soigneusement conservée et cachée au fond du tiroir

de sa table de chevet. Longuement, elle la contemple, l'air perplexe.

Certes, elle n'est pas nigaude au point de s'imaginer que sa maîtresse doit absolument ressembler à celle du journal. Mais, au moins, elle sait comment doit être une vraie maîtresse d'école. Pas comme Ingrid Sund. En aucun cas !

Premièrement, elle ne peut pas être grosse, ni blonde, l'histoire l'indique clairement : « Ses cheveux sombres et luisants, aux reflets satinés... ». Ceux d'Ingrid Sund font plutôt penser aux crins d'une brosse, et ses yeux ressemblent à deux petites flaques d'eau trouble. Une véritable institutrice a des yeux semblables à ceux dont parle le journal : « profonds comme la mer, noirs comme du velours, pensifs et mystérieux... »

Il est tout de même curieux que seule Joséphine se soit aperçue que les petits yeux ronds d'Ingrid Sund ne renferment pas le moindre mystère.

Que Maman ne soit guère renseignée sur l'apparence des maîtresses d'école, ce n'est pas étonnant. Jamais elle ne feuillette un illustré, seule Mandy s'intéresse à ce genre de lectures. C'est pourquoi il est absolument nécessaire de lui parler. Le journal à la main, Joséphine court à la cuisine.

Les grandes personnes sont étranges. Impossible de savoir à l'avance comment elles réagiront. Et pourtant, Mandy est l'une des plus sûres. En général, elle comprend assez vite de quoi il s'agit. Mais aujourd'hui, ce n'est pas le cas.

Elle ne se souvient même plus du dessin du journal. Et pourtant, c'est elle qui, d'un bout à l'autre, a lu l'histoire à Joséphine.

— Si tu crois que je retiens toutes ces bêtises ! répond-elle. Ce sont des contes à dormir debout, ça ne vaut même pas la peine d'en parler.

— Mandy, voyons ! Tu m'as dit que c'était une histoire vraie ! s'écrie Joséphine indignée.

— Oh ! Tu en es sûre ? Mais je n'en croyais pas un mot, Joséphine. J'ai simplement lu ce qu'il y avait dans le journal, et chacun sait que ce sont des inventions...

Mandy jette un regard distrait sur l'image que lui montre Joséphine. Elle a bien oublié !

— Oui, oui, je vois... une vraie beauté, cette dame. Mais les gens ne sont pas comme ça en réalité. Ils l'ont embellie, comprends-tu ? Un visage pareil, ça n'existe pas.

Joséphine est très fâchée contre Mandy. Comment peut-elle perdre son temps à lire dans ces stupides journaux des histoires qui ne sont pas vraies ?

— Oh ! Il faut bien se distraire un peu, marmonne Mandy prise de court. Mais j'ai eu tort de t'en parler, Joséphine. Je ne pensais pas que tu y croirais vraiment.

Un long silence succède à ces paroles. Joséphine contemple d'un air sombre l'image de la merveilleuse jeune institutrice, et Mandy fourrage dans son placard à la recherche du moulin à poivre.

Après tout, songe Joséphine, il se peut que les maîtresses d'école ne soient pas nécessairement aussi belles que celle du journal. N'empêche qu'Ingrid Sund n'est pas faite pour ce poste, Joséphine le sait. Quelque chose en elle le lui dit. Elle fait part de ce sentiment à Mandy.

— De ma vie, je n'ai entendu pareilles sottises, grommelle Mandy en s'affairant dans sa cuisine. M^{lle} Sund est ton institutrice, un point c'est tout. Ne va pas chercher midi à quatorze heures et te mettre d'autres idées en tête. Il ne faut jamais croire aux histoires que racontent les journaux... Ce sont des bêtises, juste bonnes à amuser les gens.

Joséphine ramasse le rouleau à pâtisserie qui a glissé sous la table et le tend à Mandy. Puis, très grave, elle déclare :

— En tout cas, Ingrid Sund n'est pas une vraie institutrice. Elle ne sait même pas que je m'appelle Joséphine. Elle prétend que mon nom est Anna Gray.

Mandy prouve alors qu'elle n'est pas plus digne de confiance que les autres :

— Eh bien, elle a parfaitement raison ! Tu es Anna Gray et personne d'autre, affirme-t-elle tout en saupoudrant généreusement son ragoût.

Comme si rien au monde n'était plus important que de poivrer un plat !



Le lendemain matin, Joséphine part toute seule pour l'école. Penchées à la fenêtre. Maman et Mandy lui adressent des signes d'adieu.

Le ciel est gris, il tombe une petite pluie fine, l'herbe mouillée et glacée lui bat les mollets, et des bouffées de vent froid la frappent en plein visage.

Brr..., elle frissonne. Le monde est sombre, hostile et silencieux.

Dès qu'elle aperçoit au loin le bâtiment de l'école, elle se met à courir. La cour est remplie d'enfants ; les premiers jours, ils arrivent tous à l'avance.

Joséphine reconnaît deux filles de sa classe : serrées l'une contre l'autre, elles chuchotent. Joséphine s'approche, mais elles se taisent aussitôt et la regardent en silence.

À quelques pas, Joséphine s'arrête, hésitante. Elle sourit. Pas trop, il faut aller doucement, c'est plus prudent.

Aucune des deux ne lui rend son sourire.

Rien d'étonnant à cela, elles ne la connaissent pas encore. Bientôt, cela changera. Joséphine apprendra à connaître tous les enfants de l'école et, quand elle saura jouer à leurs jeux, la question sera réglée. Pour le moment, elle fait déjà partie de leur classe, c'est toujours un point de gagné.

Les deux petites filles l'examinent. Puis leurs têtes se rapprochent, et Joséphine perçoit des murmures indistincts. Un groupe s'est formé ; l'une des fillettes la montre du doigt et, la main sur la bouche, chuchote quelques mots. Des rires étouffés fusent de toutes parts. Une voix déclare tout haut :

— Ce sont les garçons qui portent des sacs à dos. Pas les filles.

Ce n'est pas directement adressé à Joséphine, mais plutôt à l'ensemble du groupe. Cependant, Joséphine a entendu. Les filles lèvent leurs cartables ; ce sont presque tous les mêmes : ils sont plats avec une fermeture éclair et des poignées.

Joséphine est là, debout, son sac sur les épaules. Elles ont raison : c'est un sac de camping qu'elle porte, celui de son grand frère quand il était petit. Il s'en est très peu servi d'ailleurs, et le sac est pour ainsi dire neuf.

Vivement, elle fait glisser les bretelles de ses épaules et le tient à la main. Les autres enfants la regardent sans rien dire, puis se détournent. Visiblement, Joséphine ne les intéresse pas et elle s'en rend bien compte. C'est la faute de ce malencontreux sac à dos. Haussant les épaules, ils s'en vont, un à un, avec la plus complète indifférence.

La cloche sonne, heureusement, et les élèves se précipitent vers la porte, se pressent, se bousculent. À l'entrée, un instituteur s'efforce d'endiguer le flot.

Joséphine reprend confiance. Dans la bagarre, elle a reconnu Edwin Petersson, les cheveux aussi mouillés et aplatis qu'hier. Mais il n'est plus ni

sérieux, ni pâle. Rouge comme une tomate au contraire, il mord à belles dents dans une pomme. Ses poches en sont bourrées. Il vocifère et bouscule tout le monde. Tant et si bien qu'il se trouve soudain tout près de Joséphine. Orgueilleusement, il tapote ses poches gonflées de pommes ; avec un large sourire satisfait, il en prend une, l'examine, en sort une autre et, brusquement, bien qu'ils ne se connaissent pas, tend la plus grosse à Joséphine.

Elle le regarde, sidérée, sans voix. Le verger du presbytère est rempli de pommiers, mais jamais l'idée de cueillir un fruit pour le croquer ne lui est venue à l'esprit. Elle prend la pomme et la glisse dans son sac.

— Mange-la, voyons ! dit Edwin en mordant dans la sienne. J'en ai des tas !

Il en tend une autre à Joséphine, ainsi qu'à un garçon qui s'est approché d'eux. Joséphine accepte la pomme et en grignote un bout. C'est la meilleure pomme qu'elle ait jamais mangée.

Ce matin, la maîtresse les attend devant la porte bleue, sa clé à la main. Elle fait ranger ses élèves deux par deux. Joséphine voudrait bien rester à côté d'Edwin, mais ce n'est pas possible, il se tient juste derrière elle, avec ses poches rebondies. M^{lle} Sund les aperçoit et déclare qu'Edwin ne peut pas entrer en classe avec tout ce chargement. Il va déposer ses pommes dans le placard à souliers, et les reprendra avant de rentrer chez lui.

M^{lle} Sund surveille l'opération, et Edwin en profite pour lui offrir une pomme.

Pour commencer, elle refuse, puis se ravise, prend le fruit et le range dans sa serviette. Enfin, elle ouvre toutes grandes les portes bleues et laisse entrer les élèves.

Chacun gagne sa place et s'assied. Face à face, l'institutrice et les enfants se regardent. Au-dehors, il pleut. Mais les fleurs sur l'appui des fenêtres sont gaies, les rideaux jaunes sont lumineux. Son crayon à la main, M^{lle} Sund ouvre son gros cahier.

— Avant de commencer, je tiens à vérifier si je connais bien vos noms, dit-elle.

Et la cérémonie de l'appel recommence. Cette fois, les élèves n'ont pas besoin de se lever quand la maîtresse prononce leur nom, sauf si elle ne les reconnaît pas.

— Hugo Andersson ? demande-t-elle.

Mais Hugo n'est pas plus à l'école aujourd'hui qu'hier.

— Je ne comprends pas ! s'écrie-t-elle. Il n'y a vraiment personne parmi vous qui sache ce qu'est devenu Hugo Andersson ?

Non, aucun des enfants ne l'a vu ; personne n'a jamais entendu parler de lui.

— Il faut absolument que je tire cette affaire au clair, murmure M^{lle} Sund qui reprend l'appel nom après nom.

Bien souvent, elle ne sait pas de qui il s'agit, ou encore elle se trompe.

Vient le tour de Joséphine. Raide comme un piquet, elle attend, le cœur serré. La maîtresse lève la tête et son regard se pose sur Joséphine. Une longue minute s'écoule. Joséphine soutient le regard sans broncher, une étincelle de défi au fond de ses prunelles. Dans les yeux de l'institutrice, il y a comme une lueur de gaieté.

Les secondes passent. Les yeux de la maîtresse cillent. Pas ceux de Joséphine. À contre-cœur, elle découvre qu'elle ne déteste pas tellement M^{lle} Sund, bien qu'elle ne soit pas une « vraie » maîtresse d'école.

— Toi, je te reconnais, mon petit, dit enfin l'institutrice après un long silence.

Elle n'a pas prononcé de nom et passe tout simplement au suivant.

Ouf ! Joséphine se sent tout à coup légère, si légère ! À croire qu'elle est devenue un ballon prêt à s'envoler au plafond.

Après quoi, tout va pour le mieux. Les enfants tapissent et rangent leurs pupitres. Joséphine a le même plumier que la plupart d'entre eux... en bois, avec des fleurs dessus.

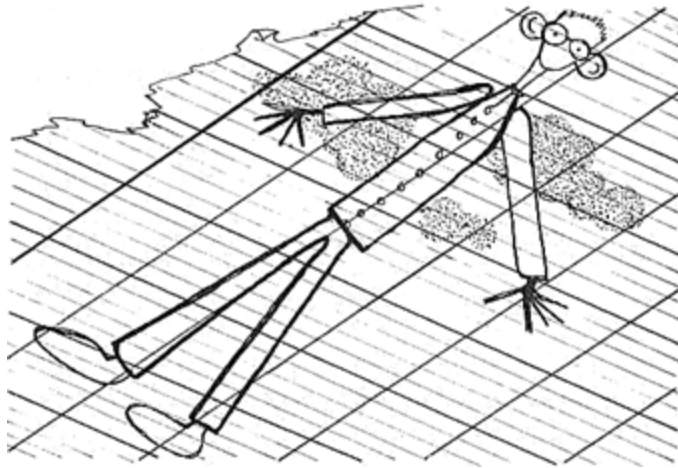
M^{lle} Sund leur distribue ensuite des livres de lecture. Chacun a le sien. Ils ont la permission de le feuilleter et de regarder les images. Ils pourront l'emporter chez eux, à condition de le recouvrir dès ce soir d'un papier protecteur.

Les lettres sont faciles à reconnaître. De même la chanson : « Il était une bergère, et ron et ron-petit-pata-pon... » n'offre aucune difficulté. M^{lle} Sund s'installe devant l'harmonium et chante la première strophe en s'accompagnant. Puis, toute la classe reprend en chœur.

« Comme c'est simple et amusant, l'école ! » songe Joséphine en regagnant le presbytère.

Aucun des enfants ne va de son côté. Il pleut à verse. Elle chemine seule, trempée comme une soupe, mais le cœur léger. Tout le long de la route, elle

chante à pleine voix : « Il était une bergère... » Au fond de son sac, le livre de lecture et la pomme d'Edwin Petersson ballottent et dansent une joyeuse sarabande.



PÉNIBLES EXPÉRIENCES

Joséphine est songeuse.

Elle apprend tant de choses à l'école ! Il y a plusieurs jours maintenant qu'elle y va régulièrement, et déjà, elle sait lire pas mal de mots. Mais elle en a bien davantage appris pendant les récréations et à la sortie de la classe. Il s'agit alors de questions autrement importantes... des questions qui ne lui étaient encore jamais venues à l'esprit.

Les courtes leçons de M^{lle} Sund dans le livre de lecture sont faciles et ne demandent guère d'efforts. Celles que lui donnent ses camarades de classe, en revanche, sont sévères, et Joséphine s'y retrouve difficilement. Tout cela danse dans sa tête du matin au soir.

Elle s'était imaginée, figurez-vous, qu'il suffisait d'aller à l'école pour connaître tous les enfants du village. Quelle illusion ! C'est loin d'être aussi simple. Convaincue qu'il fallait seulement savoir jouer à leurs jeux pour faire partie de leur groupe, elle a vu les jours passer sans qu'aucun de ses camarades ne fasse le moins du monde attention à elle.

Et pourtant, tous savent bien qui elle est et d'où elle vient. Même ceux qui ne sont pas de sa classe. Elle, par contre, ignore tout d'eux, de leur

famille, de leur père et de leur mère, tandis qu'ils sont, eux, parfaitement renseignés à son sujet.

— Ton père, c'est le pasteur, n'est-ce pas ? s'informent-ils d'un air faussement innocent.

— Oui, répond Joséphine.

— Ça se voit ! disent-ils alors avec un drôle de sourire qu'elle ne comprend pas.

Pourquoi ? Connaissent-ils des choses qu'elle-même ignore ?

— Un échalas, tu sais ce que c'est ? demande une fille.

Joséphine, qui n'est pas sûre d'elle, ne répond pas.

— Eh bien, regarde le pasteur, par exemple... Il est si grand qu'il doit se sentir déjà presque au ciel !

Et tous de pouffer.

— ... ferait mieux de rester un peu plus sur terre, ce vieux corbeau ! crie la fille, fière de son succès.

C'est vrai que Papa-Père est terriblement grand. Si grand que Joséphine n'est jamais arrivée à l'appeler Père, comme il l'aurait voulu. Papa-Père paraît un peu plus accessible.

— Demande donc à ton vieux si, à pareille altitude, les oreilles ne lui tintent pas ! reprend un autre jour la même grande fille.

Elle s'appelle Gunnel et n'est encore qu'en huitième malgré ses dix ans, parce qu'elle a manqué une année entière.

Gunnel a beaucoup de succès. Tous les enfants désirent l'avoir pour amie parce que son père est le principal confiseur du village. Il permet à sa fille de prendre toutes les sucreries dont elle a envie. Joséphine, hélas, ne sera jamais l'amie de Gunnel, car celle-ci déclare « mépriser cette gamine ».

Joséphine ne sait pas très bien ce que « mépriser » veut dire, mais c'est certainement quelque chose qui n'est pas à la portée de tout le monde. Pour « mépriser », il faut être un peu plus que les autres. Comme Gunnel !

— Je te méprise ! crie Gunnel, les yeux rétrécis, toisant Joséphine de haut.

Ce mot est affreux. Gunnel le crache d'un ton supérieur et froid. Elle qui est si jolie ! C'est horrible de se sentir méprisée par quelqu'un qui vous plaît. Les autres, naturellement, imitent Gunnel, mais dans leur bouche ce mot n'a pas la même valeur. Joséphine le sent, Gunnel seule lui donne tout son poids. À tel point que Joséphine en a le frisson.

Certains jours, Gunnel arrive avec des sacs entiers de bonbons. Debout sur les marches du perron, telle une reine, elle domine la cour entière. Personne n'a le droit de se tenir à côté d'elle, celui ou celle qui s'y risque reçoit une bourrade et perd pour longtemps les faveurs de Gunnel.

Droite, elle agite un bonbon et contemple avec satisfaction les visages tournés vers elle. Des mains se lèvent, des cris jaillissent :

— Moi... moi...

Gunnel fait durer le plaisir. Elle prend enfin sa décision, appelle l'heureux bénéficiaire afin qu'il s'approche. Souvent, à la dernière minute, elle change d'avis et lance le bonbon à quelqu'un d'autre. La victime, déçue, n'a plus qu'à s'en aller, mortifiée et les mains vides.

Parfois, il s'agit d'une plaquette de chocolat. Gunnel la brandit, jongle avec elle et, soudain, la lance parmi l'assistance.

— À celui qui l'attrape ! clame-t-elle.

Et tous de se bousculer, se battre même tandis que, sur les marches, Gunnel les encourage.

Aujourd'hui, Joséphine a décidé de se mêler à eux. Non qu'elle désire obtenir quelque chose, mais parce que c'est drôle, excitant. Gunnel, cette fois, exhibe un sac de caramels particulièrement gros. Elle en a déjà distribué quelques-uns, mais il en reste beaucoup.

Ses regards, soudain, s'arrêtent sur Joséphine, et une lueur dangereuse s'allume dans ses yeux.

— Tiens, la gosse du pasteur ! Allons, viens, approche, toi là-bas, avec ton manteau brun... Joséphine, ou je ne sais plus quel est ton autre nom...

Joséphine reçoit un choc. C'est « à elle » que s'adresse Gunnel. Le paquet de bonbons est « pour elle ». Stupéfaite, elle demeure clouée sur place, muette d'émotion, embarrassée... pas très rassurée non plus.

— Dépêche-toi, nigaude ! crie Gunnel.

Les oreilles de Joséphine sont rouges tant elle est émue. Gunnel serait-elle devenue gentille, subitement ? Ne méprise-t-elle plus Joséphine ? Près d'elle, un garçon de la classe de Gunnel secoue la tête :

— N'y va pas, dit-il. Elle se paie ta tête.

Gunnel agite le sac de caramels. La tentation est trop forte, Joséphine se fraie un passage et s'avance au bas des marches.

— Monte, dit Gunnel. Tu n'oses pas ? Tu as la frousse ?

Une lueur inquiétante brille dans ses yeux et Joséphine, qui gravit lentement les marches, se sent terriblement seule, désarmée. Ses genoux tremblent.

Droite, souveraine, les poings sur les hanches, Gunnel attend. Elle est deux fois plus grande que Joséphine. De l'assistance partent des coups de sifflet, des rires moqueurs, des insultes même. Gunnel étend le bras et pointe un doigt vers Joséphine.

— À genoux ! ordonne-t-elle. Demande-le-moi poliment !

Joséphine s'arrête, clouée sur place.

— Eh bien ?

Gunnel agite le sac de caramels :

— Tu le veux ? Oui ou non ?

Joséphine ne bouge pas. Un grand silence s'est fait dans la cour. Tous retiennent leur souffle, on entendrait voler une mouche.

— Ton père ne t'a pas appris comment on prie ? Pas très malin, le pasteur !

Les rires s'amplifient. Gunnel, encouragée, de plus en plus sûre d'elle, s'approche tout près de Joséphine et balance le sac de bonbons sous le nez de sa victime :

— Il est plein, tu vois. Je te le donne, à condition que tu me le demandes à genoux. Dis : « Chère Gunnel, s'il te plaît, veux-tu me donner ces bonbons, même si je ne suis qu'une vilaine petite mère vieux jeu. » Allons, dis-le !

Joséphine, brusquement, revient à la réalité. Tournant le dos, elle dégringole les marches si précipitamment qu'elle manque choir au milieu de la masse des enfants. Elle est rouge de honte.

— Hou ! Hou ! vocifère Gunnel du haut de son perchoir. Va-t'en. Je te méprise ! Je te méprise ! Et tu peux dire à ton bon à rien de père, qu'il ferait mieux de s'occuper de sa gosse, plutôt que de raconter des bêtises à l'église.

Et Joséphine, qui fuit à travers la foule, emporte comme dernière vision l'image de Gunnel exécutant une danse sauvage sur le perron, tout en lançant autour d'elle des poignées de caramels.

— Attrapez ! hurle-t-elle. Attrapez ! À celui qui sautera le plus haut.



Ce même soir, à la maison, Joséphine, silencieuse, reste dans son coin. Son livre de lecture sur les genoux, elle considère un à un les membres de sa famille.

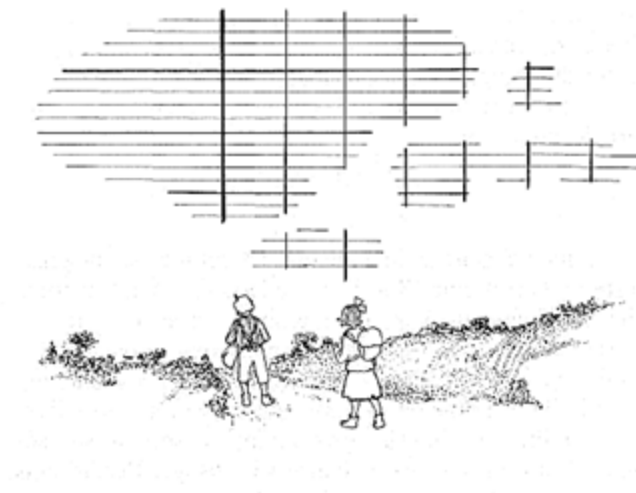
Se peut-il qu'ils soient vraiment des bons à rien ? Comment savoir ? Papa-Père est assis dans son fauteuil, sous la lueur jaune de sa lampe de bureau, un gros livre à la main ; ses cheveux grisonnants frisent sur ses tempes, un léger sourire éclaire son visage. Perdu dans ses pensées, il est loin, très loin, dans un autre monde.

Un bon à rien ! Un grand échalas... Voilà donc ce qu'il est.

Maman, près de la fenêtre, son chignon tombant sur la nuque, défait un affreux tricot informe, et jette de temps en temps un coup d'œil vague et légèrement inquiet sur la malheureuse nappe qui doit être achevée pour la vente, et ne l'est jamais.

— Une paresseuse, imbue d'elle-même..., une vraie caricature..., dit Gunnel.

Joséphine lance un regard vers la glace accrochée au mur, en face d'elle, et détourne la tête. La vue d'une horrible petite mère vieux jeu n'a rien d'agréable.



UNE RENCONTRE IMPRÉVUE

Un matin, Joséphine s'aperçoit qu'elle n'est plus seule sur le chemin de l'école, comme c'est le cas habituellement, aucun enfant n'habitant de ce côté.

Qui donc marche devant elle ? Un garçon ! Il va probablement en classe, lui aussi, car il porte un sac sur ses épaules.

Elle presse le pas pour le rejoindre ; c'est difficile, car il avance vite. Il marche légèrement courbé, et paraît ne rien voir et ne rien entendre. Qu'a-t-il ? Que regarde-t-il de si intéressant ?

À présent, Joséphine se tient juste derrière lui, mais il ne s'en aperçoit pas. Quelque chose absorbe son attention. Joséphine ne voit qu'une nuque brunie, cuite par le soleil, une chemise rayée bien trop grande pour celui qui la porte, et dont les pans sont négligemment enfouis dans une culotte trop longue retenue par une paire de bretelles vert pomme. Jamais, d'habitude, les garçons ne portent des bretelles ; c'est bon pour les hommes.



Joséphine se demande si elle va le dépasser sans rien dire. À moins que...

Brusquement, il s'immobilise, mais sans se retourner ni s'occuper d'elle. Joséphine s'arrête également et cherche à voir ce que fait cet étrange garçon.

Un morceau de bois d'une main, un couteau dans l'autre, il taille, faisant voler des éclats autour de lui.

— Bonjour ! murmure Joséphine au bout d'un instant.

Sans lever les yeux, il répond :

— Salut.

— Que fais-tu ? interroge-t-elle.

— Je sculpte, répond-il.

— Ce sera un bateau ?

— Non.

— Quoi, alors ?

— Un troll ; un nain de la montagne.

— Je peux voir ?

— Quand j’aurai fini, oui.

Elle est bien obligée de se contenter de cette réponse.

Quelques minutes s’écoulent en silence. Il taille, elle regarde. Il n’a pas même levé les yeux.

— Il est temps de partir. Tu vas à l’école, n’est-ce pas ? risque Joséphine au bout d’un instant.

— Il y a un temps pour tout, réplique-t-il calmement.

Joséphine n’a pas de montre. Peut-être s’est-elle trompée d’heure ? Elle est probablement partie trop tôt de la maison, ce matin.

— Tu habites près d’ici ? s’informe-t-elle.

Sans paraître avoir entendu, il examine son morceau de bois, taille ici et là, puis le considère à nouveau. Enfin, la réponse vient :

— Si on veut... par là.

— Je ne t’ai encore jamais vu.

— Non.

— Je suis au Cours Préparatoire III. Et toi ?

— Moi aussi, je suppose.

Joséphine l’examine, perplexe. Ses bras et ses jambes sont minces, son cou aussi. Il est plus maigre qu’elle, et pas du tout comme les autres garçons. Pourquoi ne l’a-t-elle jamais remarqué, à l’école ?

— Tu n’es sûrement pas dans ma classe, affirme-t-elle.

— Tu crois ?

Il ne songe qu’à son morceau de bois. S’il se conduit de même à l’école, ce n’est pas étonnant qu’il ignore le numéro de sa classe et le nom de ses camarades.

— Ton instituteur s’appelle comment ?

— Sais pas. Je ne m’en souviens plus.

— Moi, c’est Ingrid Sund.

— Ah !

La conversation tombe à plat. Ce n’est pas amusant de passer son temps à poser des questions.

— Nous allons être en retard, dit enfin Joséphine. Dépêchons-nous.

— Quand j’aurai fini mon bonhomme, répond-il sans s’émouvoir.

Et son couteau va et vient avec une telle rapidité que sa lame, au soleil, jette des éclairs. Assis tranquillement sur l'herbe, au bord du fossé, il n'a pas l'air pressé du tout.

Joséphine n'ose pas attendre davantage. D'ailleurs, il ne s'occupe absolument pas d'elle.

— Je m'en vais, annonce-t-elle, légèrement vexée.

— Au revoir, réplique-t-il, toujours sans lever les yeux.

Jamais Joséphine n'a rencontré un être aussi singulier.

Évidemment, elle sera en retard, mais cela n'a pas grande importance, d'autres le sont souvent, et M^{lle} Sund a l'habitude. Sans se fâcher, elle recommande simplement de mieux regarder la pendule à l'avenir.

Mais aujourd'hui, personne n'arrive aussi tard que Joséphine. Elle a tout juste le temps de s'asseoir avant que ne commence la leçon de calcul.

Les élèves ont reçu de petits manuels d'arithmétique pleins d'images : des pommes rouges, des oranges, des petits bonshommes, avec des chiffres en dessous. Joséphine est la seule à ne pas en avoir. Quel ennui ! Mais elle recevra son livre à la fin du cours.

Compter, c'est facile ; écrire des chiffres, un peu moins. Ceux de Joséphine penchent tous d'un côté : « Les arbres d'une forêt courbés par la tempête », déclare M^{lle} Sund.

Pendant la récréation, les enfants échangent des images. Joséphine n'en a pas apporté, bien qu'à la maison elle en possède une boîte pleine : elles représentent des petits anges, tous différents. Ils ont perdu leur tête un jour, mais elle a réparé le désastre avec du scotch. C'est pourquoi certains d'entre eux ont des têtes qui ne leur appartiennent pas vraiment, mais ils n'en sont que plus drôles.

Souvent, quand elle se regarde dans la glace, elle soupire. Pourquoi, songe-t-elle, ne peut-on pas changer de tête ? Elle remplacerait volontiers la sienne par celle de Gunnel, par exemple. Gunnel est si jolie ! Joséphine ne l'aime pas, elle est sotte, méchante et vaniteuse. Et pourtant, parmi toutes les filles, c'est elle dont Joséphine voudrait être l'amie. Curieux, n'est-ce pas ? Elle en a un peu honte.

Aujourd'hui, à la sortie, Joséphine fait une nouvelle rencontre. Debout, un peu à l'écart, elle regarde les autres échanger des images quand une petite fille arrive en courant, et lui tend une image légèrement écornée dans le bas, qui représente un joli bouquet de roses rouges.

— Prends-la, parce que je suis triste pour toi, dit-elle gravement.

— Pourquoi ? demande Joséphine.

Elle est embarrassée, mais accepte néanmoins l'image avec gratitude.

— Oui, tu me fais de la peine, répète la petite fille, et à ma maman aussi. Tiens, je t'en donne encore une.

Et, fouillant dans son cartable, elle sort une seconde image : c'est un lièvre, auquel il manque seulement une oreille. Toute rouge, Joséphine proteste.

— Tu n'as pas besoin d'être triste pour moi. Des images, j'en ai des tas à la maison. Ce sont des anges, rien que des anges.

La petite fille, incrédule, ouvre tout grands ses yeux bleus.

— Ça ne m'empêche pas de te plaindre, observe-t-elle non sans logique. Combien d'anges as-tu ?

— Oh ! Des tas ! répond Joséphine. Il y en a tant que je ne peux même pas les compter.

Les yeux de la fillette s'arrondissent de plus en plus. D'ailleurs, tout chez elle est rond.

— C'est vrai ? s'écrie-t-elle. Ils ont des cheveux bouclés ?

Joséphine fait oui de la tête.

— Et aussi des ailes ? Ils sont assis sur des nuages ?

— Oui.

La fillette soupire et considère longuement Joséphine :

— Les images avec des anges sont plus belles que celles-ci, n'est-ce pas ?

Joséphine est bien de cet avis. Non sans satisfaction, elle songe à sa boîte bien remplie.

— Je n'en ai pas une seule, murmure la petite fille. Ceux qui ont des anges ne veulent jamais les échanger.

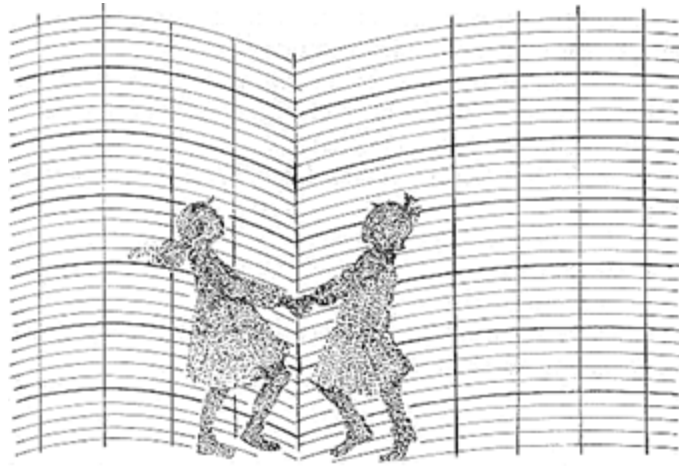
Joséphine est rouge de plaisir :

— Je t'en donnerai, dit-elle. Demain, je t'en apporterai.

— Tu n'oublieras pas ? Promets-le, insiste la fillette de son air sérieux.

— Oui, dit Joséphine, je te le promets.

Elles se regardent longuement, solennellement, puis se séparent au seuil de la grande porte.



JOSÉPHINE A UNE AMIE

Le lendemain, Joséphine est pressée de partir pour l'école. Elle emporte sa boîte d'images et court tout le long du chemin. Il fait très beau, chaud même. Le soleil brille, on se croirait encore en été bien que septembre touche à sa fin. Les papillons sillonnent l'air, les oiseaux chantent. Mais Joséphine n'a d'yeux pour rien ni personne. Elle court ; sa camarade doit être impatiente de voir ses anges !

Soudain, une voix surgit du fossé :

— Salut !

Joséphine s'arrête net et regarde autour d'elle. Au bord du talus qui longe la route, une tête apparaît, à demi cachée par l'herbe et les fleurs sauvages. Le garçon d'hier ! Il est assis là, aussi calme et paisible que faire se peut.

— Tu n'es pas venu en classe, hier, lui reproche Joséphine.

— Je suis arrivé trop tard. Ils ne devraient pas fermer l'école si tôt. C'est idiot !

Joséphine se rapproche. Quel drôle de garçon ! Il faut absolument lui expliquer que, s'il est gênant d'interrompre un cours, on a le droit d'entrer pendant la récréation. Cela durant toute la journée. C'est un paresseux, voilà tout. Cependant, il s'explique :

— C'est à cause du troll, tu comprends. Je ne l'ai pas fini à temps.

— Où est-il ?

Très intéressée, Joséphine descend dans le fossé :

— Montre-le-moi.

Le garçon la regarde de son air placide :

— Ça n'a rien donné. À la fin, je l'avais trop taillé, il ne restait plus assez de bois. Alors, il a fallu tout recommencer.

Il parle d'un ton si catégorique, avec une telle conviction que Joséphine comprend instantanément que le troll est bien plus important que l'école. C'est évident.

Pour l'instant, le garçon taille une boule dans un autre morceau de bois et ne veut pas être dérangé. Joséphine voudrait arriver en avance pour donner ses anges à la petite fille.

Elle se lève, sort du fossé et dit au revoir à la nuque brune penchée sur son travail.

— Penses-tu arriver à temps, aujourd'hui ? Je veux dire... avant la sortie de l'école ?

— C'est possible. On a toujours le temps d'aller à l'école, tu sais, déclare-t-il d'un ton rassurant.

Joséphine le quitte et se dépêche. Ce garçon est vraiment bizarre ! Mais pas incompréhensible, comme Gunnel. Sans les anges, elle serait certainement restée avec lui.



La petite fille l'attend devant l'entrée, à l'endroit précis où elles se sont quittées la veille. Joséphine l'aperçoit de loin, immobile comme une statue, son cartable à la main, exactement comme hier. À croire qu'elle est restée là toute la nuit.

Enfin, Joséphine arrive. Rouge, essoufflée, elle repousse de la main ses cheveux qui lui tombent sur les yeux.

— Tu as couru ? s'informe la fillette toujours aussi sérieuse et nette, avec ses nattes soigneusement tressées.

Joséphine hoche la tête.

— Tu as les anges ?

Joséphine prend sa boîte et soulève le dessus. Elle a peur soudain que ses anges ne plaisent pas à sa nouvelle amie, à cause de leurs têtes recollées. Mais elle se trompe :

— Oh ! Qu'ils sont jolis ! Adorables ! murmure la fillette qui zézaie légèrement. Surtout ceux qui sont blonds et frisés.

— Prends tous ceux que tu veux, dit Joséphine.

Dans sa joie, elle donnerait volontiers toute la boîte.

Mais ce n'est pas le genre de la petite fille qui est honnête et correcte.

— Trois suffisent, déclare-t-elle.

Un qui vole, un qui est assis sur les nuages et le dernier debout. Tous aussi blonds, joufflus et potelés qu'elle-même. En revanche, Joséphine choisira parmi ses images celle qu'elle préfère. Ce sont, en général, des fleurs ou des enfants couronnés de roses. Joséphine se décide pour une colombe blanche, entourée de myosotis, et qui tient une lettre dans son bec.

— Tu as bon goût, apprécie la propriétaire.

Puis, armée d'un crayon, elle ouvre la minuscule enveloppe que tient l'oiseau et griffonne à l'intérieur : « En souvenir de Ka. »

— Je n'ai pas la place d'écrire Karine en entier, mais ça suffit, explique-t-elle.

Joséphine apprend ainsi que son amie se nomme Karine. Cette dernière lui tend son crayon et l'une des images qu'elle a choisies.

— Écris à l'envers, c'est pareil.

Joséphine est heureuse, mais légèrement troublée.

Saura-t-elle écrire : « En souvenir de » aussi bien que Karine ? Jamais encore elle n'a écrit ces mots. Elle s'applique, et n'a aucun mal à signer : « Joséphine ». Karine surveille l'opération :

— Tu as mis « Joséphine » ! s'écrie-t-elle stupéfaite. Mais tu t'appelles Anna, voyons. Anna Gray.

Joséphine devient écarlate :

— Non, répond-elle d'un ton brusque.

Karine ne comprend pas.

— Le pasteur, c'est bien ton papa, n'est-ce pas ?

— Oui, admet Joséphine. Mais ça ne m'empêche pas de m'appeler Joséphine.

— Évidemment, répond Karine, conciliante. Mais je croyais..., j'ai entendu la maîtresse appeler Anna Gray... Bien sûr, tu peux avoir plusieurs noms. Comme moi.

Joséphine apprend alors que Karine en possède trois : Karine, Érica, Magdeleine Westerlund. Son papa est inspecteur de police.

— C'est un peu comme un pasteur, explique-t-elle. Mon papa empêche les gens de faire du mal ou des sottises.

Joséphine se sent toute réconfortée à la pensée que Papa-Père et le papa de Karine ont, en quelque sorte, les mêmes occupations. Karine reprend :

— Mon papa met quelquefois les gens en prison quand ils ont commis un crime. Le tien aussi ?

Joséphine n'en est pas très sûre, mais elle ne peut admettre que Papa-Père soit en position d'infériorité :

— Je ne sais pas au juste, réplique-t-elle d'un ton évasif.

Karine ouvre tout grands ses yeux ronds et dévisage longuement Joséphine.

— Je ne le pense pas, affirme-t-elle gravement. Ce n'est pas son métier.

À chacun son dû : la chapelle appartient au père de Joséphine, la prison à celui de Karine. En son for intérieur, Joséphine reconnaît que Papa-Père préfère certainement voir les gens assis au temple plutôt qu'en prison. Bien que, à l'époque actuelle, il soit vraiment difficile d'attirer du monde à l'église. Joséphine le sait et le dit à Karine.

— Ce n'est pas comme à la prison, affirme celle-ci d'un ton supérieur. Mon papa se plaint qu'elle soit trop petite. Elle est toujours pleine !

Karine parle ensuite de sa mère qui travaille à la poste, sait écrire et compter sur une machine, et passe les communications téléphoniques de tout le village. Quelquefois, par temps d'orage, quand il y a des éclairs et du tonnerre, la foudre tombe sur le standard. C'est terriblement dangereux !

La mère de Karine fait partie d'une bonne demi-douzaine de clubs et d'associations, et son père est membre d'une ligue d'intempérance..., d'une chorale aussi.

Joséphine est très impressionnée. Fiévreusement, elle cherche à son tour ce qu'elle pourrait trouver de remarquable chez ses parents. Malheureusement, rien ne lui vient à l'esprit. Évidemment, Papa-Père se sert parfois d'une machine à écrire, et elle s'empresse de le mentionner. Et

quand Karine demande avec combien de doigts il tape, Joséphine saute sur l'occasion :

— Un seul ! annonce-t-elle, gonflée d'importance. Celui du milieu.

Car, estime-t-elle, il doit être bien plus difficile de taper à la machine avec un seul doigt que de se servir de tous à la fois.

C'est une erreur, et Karine la souligne aussitôt. Sa mère, elle, tape avec tous les doigts, suivant la bonne méthode.

Une fois de plus, Joséphine se sent écrasée, mais Karine la console :

— Un doigt, c'est mieux que pas de doigt du tout.

— Il appuie aussi avec son pouce, je l'ai vu, ajoute Joséphine réconfortée.

D'un geste protecteur, Karine prend Joséphine par le bras et l'entraîne vers l'école car la cloche sonne. Sur l'escalier, elles se séparent, car elles ne sont pas dans la même division.

À la récréation, elles se retrouvent, et Karine parle à Joséphine de la maison où elle habite : un pavillon vert pâle, avec un toit rouge et des tas de roses dans le jardin. On les voit même de la rue, en passant. Sur la pelouse, il y a des fauteuils, sous un grand parasol orange, poursuit Karine, et un joli petit bassin avec une sirène en pierre au milieu. Joséphine l'a sûrement déjà vue.

Très gênée, Joséphine avoue ne l'avoir jamais remarquée, et pourtant, elle descend souvent au village. Mais Karine ne lui en veut pas et promet de l'inviter un jour de congé. Elles boiront de l'orangeade sous le parasol et regarderont passer les gens dans la rue. Comme dans un vrai café. Joséphine est subjuguée.

Une seule ombre au tableau : qu'a-t-elle à offrir en retour dans son vieux presbytère qui a plus de cent ans ? Point de parasol, ni de sirène.

— Ça ne fait rien, déclare Karine, compréhensive et généreuse. Recevoir des amis chez soi, c'est bien plus amusant que d'être invitée chez eux !

Ces paroles, Joséphine les écoute religieusement. Combien de fois ne les a-t-elle pas entendues sortir de la bouche de Papa-Père, au temple : « Il vaut mieux donner que recevoir. » Le cœur débordant d'affection, elle considère Karine d'un œil admiratif. C'est vraiment quelqu'un de fantastique, de sage et d'avisé ! À côté d'elle, Joséphine n'existe pas. Jamais elle ne dit rien d'intelligent, jamais elle ne trouve les mots qui conviennent. Peut-être les pense-t-elle parfois, mais elle ne parvient pas à les exprimer.

— Tu parles comme un vrai pasteur, dit-elle avec un soupir.

Karine la considère d'un air sérieux :

— Quand je serai grande, je veux être coiffeuse, dit-elle gravement.

Et Joséphine, déconcertée, a peur, terriblement peur, d'avoir, une fois de plus, dit une bêtise.

Karine, heureusement, n'a pas l'air d'y attacher de l'importance. Bien au contraire, elle décrit complaisamment les fastes qui attendent Joséphine, quand celle-ci viendra goûter chez elle.

Éperdue de reconnaissance, Joséphine prend sa plus belle image qui représente trois anges flottant parmi les étoiles sur un nuage floconneux, et elle la donne à Karine afin de montrer qu'elle est digne de la réception sous le parasol orange, en face de la sirène et du bassin.



HUGO

La journée touche à sa fin. La maîtresse termine la classe en apprenant une nouvelle chanson à ses élèves.

« Trois petits canards à la queue leu-leu s'en vont... »

Soudain, la porte s'ouvre. Le chant s'arrête, toutes les têtes se retournent. Sur le seuil apparaît une silhouette familière..., familière à Joséphine. Pas aux autres. Stupéfaits, les élèves dévisagent le nouvel arrivant.

C'est le garçon du bord de la route.

L'institutrice se lève.

— Bonjour, dit-elle. Je ne te connais pas. Que cherches-tu ?

Il s'avance dans la salle. Pas le moins du monde gêné, ni intimidé.

— Je viens à l'école. C'est le moment, déclare-t-il.

— Vraiment ! Mais tu ne fais pas partie de ma classe. Quel est ton instituteur ? Dis-moi son nom et je te conduirai chez lui, reprend M^{lle} Sund avec un sourire.

— C'est que... je ne le connais pas, voyez-vous. Je suis entré là-bas, à côté (du pouce il indique la salle voisine) et la dame m'a envoyé ici.

Tous les yeux sont braqués sur lui. L'institutrice paraît légèrement déconcertée.

— Es-tu déjà venu à l'école ?

— Non.

— Ta maman n'était pas là le jour de la rentrée, à l'appel des noms ?

Un regard réprobateur accompagne la réponse :

— À quoi ça sert d'amener sa mère à l'école ?

Sur quoi il se retourne, comme pour savoir ce qu'en pensent les autres. Il a des yeux extraordinairement bleus, un regard brillant et attentif. Joséphine remarque à quel point son visage est mince, plutôt pâle. Seule, la nuque est brune, dorée par le soleil, ce qui n'a rien d'étonnant avec une tête toujours baissée, penchée sur des morceaux de bois.

M^{lle} Sund est de plus en plus perplexe :

— Tu ne serais pas Hugo Andersson, par hasard ?

— Exactement, répond avec assurance le garçon dont le visage s'éclaire.

L'institutrice se lève, va fermer la porte derrière ce curieux écolier. Elle marche lentement, comme pour se donner le temps de réfléchir, et considère Hugo avec une sorte de surprise amusée.

— Ainsi te voilà, Hugo Andersson, dit-elle enfin. Tu fais bien partie de ma classe. Nous nous demandions ce que tu étais devenu ?

— Oh ! Vraiment ?

— Oui, insiste M^{lle} Sund. Parce que... tu es plutôt en retard, vois-tu.

D'un geste, Hugo balaie l'observation.

— Je serais venu plus tôt, explique-t-il sereinement, mais je n'ai pas eu le temps. J'étais occupé. Cette école ferme vraiment trop tôt. Je suis déjà venu deux ou trois fois, mais quand je suis arrivé, les portes étaient déjà fermées.

L'institutrice, qui se remet peu à peu de sa surprise, désire visiblement mettre fin à cette étrange conversation.

— Enfin, conclut-elle, tu es là, Hugo, c'est le principal.

Et d'ajouter qu'elle espère à l'avenir le voir régulièrement tous les jours. À présent qu'il a trouvé le chemin de l'école, ce devrait être facile.

— Oh, je ne risque pas de me tromper de chemin, affirme Hugo. C'est le temps qui me manque, voilà tout. Ce n'est pas facile d'arriver à l'heure, vous savez.

Reste-t-il dans la classe un pupitre de libre ? M^{lle} Sund jette un regard circulaire dans la salle. Seule, la place près de Joséphine est vacante. Avec anxiété, cette dernière se demande si enfin elle aura quelqu'un auprès d'elle.

— Là-bas, peut-être ? murmure l'institutrice comme pour elle-même.

Elle semble hésiter.

D'un pas déterminé, Hugo s'avance vers Joséphine.

— Salut ! dit-il, lui tendant une main largement ouverte, dans laquelle Joséphine met la sienne.

— Je serai très bien ici, ajoute-t-il en s'asseyant à côté d'elle.

— Si tu veux. D'ailleurs, nous n'avons pas le choix, décide M^{lle} Sund.

Mais Hugo se lève à nouveau :

— Je ferais mieux de dire bonjour à tout le monde. Je crois que ça se fait.

Et il va, de pupitre en pupitre, échanger une poignée de main avec chaque écolier.

Les enfants sont sérieux et polis. Hugo s'informe de leur nom et se présente chaque fois :

— Tiens, Joansson ! Celui du moulin ? demande-t-il à un garçon.

Quelque peu dépassée par les événements, l'institutrice tente vainement d'intervenir.

— Vous ferez connaissance tout à l'heure, pendant la récréation. Ce n'est pas le moment, nous n'avons pas de temps à perdre...

— La politesse avant tout, n'est-ce pas ? rectifie Hugo sans s'émouvoir. Faut se présenter, surtout quand on n'était pas là les premiers jours.

Et, s'adressant à une fille :

— Ta tante, c'est celle qui habite au bord du ruisseau, à Karwick ? Non ? Ah ! Je croyais...

Imperturbable, il poursuit sa tournée :

— Toi, tu ressembles comme deux gouttes d'eau à la vieille de Norrasa. C'est ta grand-mère ? Non ? Tant pis.

Partout, il trouve des ressemblances, des liens de parenté qui ne tombent jamais juste. M^{lle} Sund tente en vain de l'interrompre. C'est impossible.

Quand, enfin, il se rassied auprès de Joséphine, l'institutrice n'en peut plus. Elle est à bout de nerfs.

— Dépêchons-nous, dit-elle. Hugo, je vais te donner tes livres.

Hugo lui lance un regard compatissant :

— Pas la peine de tant s'agiter, mademoiselle. Rien ne presse, on a bien le temps. Vous êtes plus rouge que la pompe à incendie !

Remarque qui ne contribue pas à ramener le calme.

La voix de M^{lle} Sund monte d'un ton.

— Pourquoi gardes-tu ton sac sur les épaules, Hugo ? Pose-le et accroche-le au dossier de ta chaise, comme tes camarades.

— Oui, ça vaudrait mieux, accepte Hugo qui, docilement fait glisser les bretelles de son sac singulièrement rebondi.



Brusquement, un fracas retentissant rompt le silence. Mal fermé, le sac s'est ouvert, et une avalanche d'écorces, de morceaux de bois, d'herbes et

de cailloux roule dans la salle. Tout ce que l'on peut ramasser sur le bord des routes ou dans les bois gît sur le plancher.

Les enfants sont médusés, sans voix ! Mais autour de Hugo accroupi, ce ne sont que craquements, roulements et autres bruits sourds. Il nage parmi ses trésors. Joséphine l'aide à les ramasser. Edwin Petersson vient à la rescousse, suivi de deux autres garçons. Tous les écoliers se lèvent, mais la maîtresse les arrête :

— Cela suffit !

Hugo rassemble minutieusement son bien. Il ne veut rien perdre. À plusieurs reprises, il murmure calmement :

— J'avais quelque part un bout de genévrier. Ça se reconnaît rien qu'à l'odeur... Ah ! Le voilà. Reniflez, les gars, ça sent rudement bon, n'est-ce pas ?

Le bois de genévrier fait le tour de la classe. Chacun le hume.

— Reprenez vos livres et continuons la leçon, il est grand temps, intervient faiblement M^{lle} Sund.

Hugo dresse la tête, entre deux pupitres, pour annoncer que ce ne sera plus très long ; il ne lui manque presque rien :

— Quelques glands et un peu de bois dur..., vous savez celui qui donne de si bons sifflets.

Tous ses trésors se trouvent enfin entassés sur son pupitre. Méticuleusement, il les trie un à un, pour s'assurer que rien ne manque, avant de les enfouir à nouveau dans le sac qu'ils n'auraient jamais dû quitter. M^{lle} Sund les voit disparaître avec soulagement.

— Je croyais, observe-t-elle, qu'un sac servait à transporter des livres et des cahiers.

— Il y a de la place pour tout, rétorque Hugo.

La maîtresse lui donne alors ses livres et lui recommande d'en prendre bien soin. « Il faudra les recouvrir », dit-elle.

Très intéressé, Hugo les feuillette. Il considère longuement les illustrations, et aussitôt exprime son opinion :

— C'est beau de savoir dessiner comme ça. Mais c'est trop plat à mon goût. Quand on taille du bois, on a quelque chose dans la main, au moins.

À plusieurs reprises, M^{lle} Sund ouvre la bouche, puis la referme. Elle fait penser à un poisson hors de l'eau. Finalement, elle impose le silence à Hugo afin de pouvoir parler à son tour.

Hugo doit apprendre, dit-elle, s'il ne le sait pas, qu'à l'école les enfants se taisent et écoutent. C'est la maîtresse qui parle et les élèves se contentent de répondre aux questions qui leur sont posées.

Hugo écoute attentivement, à la fois surpris et incrédule :

— C'est drôle, dit-il. Ce n'est pas logique.

— Pas logique ? Pourquoi ? demande l'institutrice.

— Comment répondre et parler de ce qu'on ne sait pas ? Ça n'a aucun sens. C'est à nous de vous poser des questions.

Patiemment, M^{lle} Sund explique à Hugo qu'il comprendra mieux dans quelque temps, quand il se sera mis sérieusement au travail.

— Et maintenant, suggère-t-elle, si nous reprenions notre jolie chanson ?

Repoussant les mèches qui lui tombent sur le front, elle va s'asseoir devant l'harmonium, et attaque un air que les enfants connaissent bien. Hugo, naturellement, donne son avis.

— Ce n'est pas mal du tout, dit-il. Mais ce serait mieux si c'était joué à l'accordéon. Vous savez jouer de l'accordéon, mademoiselle ? Vous devriez entendre mon père ! Il est formidable. Moi aussi, je sais en jouer.

M^{lle} Sund reconnaît n'avoir jamais touché un accordéon, et Hugo, généreusement, propose d'apporter le sien demain.

L'institutrice le remercie, mais déclare qu'à l'école, l'harmonium suffit.

— Bon ! Comme vous voulez. On s'en contentera, concède Hugo.

Après quoi, il écoute en silence. Au bout d'un instant, il fouille dans sa poche, en sort un petit objet qu'il pose devant Joséphine :

— C'est le troll dont je t'ai parlé, chuchote-t-il. Prends-le. Je te le donne.



Les jours suivants sont mouvementés et bien difficiles pour l'institutrice. Hugo et Joséphine arrivent en retard tous les matins.

M^{lle} Sund les gronde et Joséphine se sent très coupable. En réalité, elle préférerait éviter ces retards, mais comment s'y prendre ? D'ailleurs, Hugo n'accorde pas la moindre attention aux remontrances de la maîtresse, elles n'ont aucune importance à ses yeux.

— Pas commode, vous savez, de trouver assez de temps pour tout ! répond-il aux reproches qui lui sont adressés.

Joséphine et Hugo font chaque jour route ensemble. Ils ont beau se retrouver très à l'avance, il est pratiquement impossible d'examiner tout ce qui intéresse Hugo le long du chemin et d'arriver à l'école à l'heure.

Hugo commence toujours la journée par une quête approfondie de ce qu'il appelle « du bois à tout faire »... Joséphine, naturellement, l'aide dans cette recherche. C'est bien le moins, en échange du troll dont il lui a fait cadeau : elle l'a baptisé « Trolly », et c'est le plus précieux de ses trésors.

Comme c'est amusant de courir les bois avec Hugo ! Il hume l'air, flaire tel un animal sauvage, connaît le nom de tous les arbres et de toutes les fleurs. Que ce soit par la vue ou par l'odorat, il ne se trompe jamais.

— Sans ton nez, tu n'irais pas loin, a-t-il coutume de dire.

Après avoir ramassé le bois nécessaire pour la journée. Hugo revient sur la route, tire son couteau et commence à sculpter. Pas moyen d'obtenir qu'il se presse un peu, et Joséphine n'a aucune envie de partir seule en avant.

C'est un vrai problème !

M^{lle} Sund ne montre plus aucune indulgence. Chaque jour, son visage devient plus sévère.

Un matin, alors que Joséphine et Hugo, comme d'habitude, enfilent le couloir avec une grande heure de retard, ils entendent des chants sortir de la salle de classe.

— Encore cette chanson idiote ! déclare Hugo, sarcastique. Cette rengaine des petits canards est absurde. Attendons qu'ils aient fini avant d'entrer.

Mais Joséphine a une autre idée : pendant le chant, tous les élèves font cercle autour de l'harmonium, ils ont le dos tourné. Et la maîtresse, au milieu d'eux, ne voit pas ce qui se passe dans la classe. Si jamais ils parviennent tous les deux à se glisser silencieusement dans le groupe, M^{lle} Sund croira peut-être qu'ils sont arrivés depuis longtemps.

Hugo approuve. L'idée lui plaît.

Très doucement, ils tournent la clenche. Toute la classe, en rond, braille l'air des canards ; personne ne regarde la porte qui se referme silencieusement sur eux. Sur la pointe des pieds, ils s'infiltrèrent parmi les autres sans que nul ne s'en aperçoive. L'air innocent, parfaitement décontractés, ils chantent...

Tout se serait bien passé, si seulement Hugo avait lâché ses bouts de bois ! Mais non, il continue à tailler, méthodiquement. Cette fois, ce sera un sifflet.

Soudain, au beau milieu du refrain, un son strident perce toutes les oreilles. M^{lle} Sund, à l'harmonium, s'arrête net. Un silence pénible s'ensuit.

— Qui a fait cela ? interroge-t-elle les sourcils froncés.

— Moi, répond Hugo. J'essaie mon sifflet... pour savoir si j'arrive à obtenir les notes aiguës, vous comprenez ?

L'institutrice se lève. Elle n'a pas l'air contente du tout. Ses regards vont de Joséphine à Hugo :

— Ah ! Vous êtes là tous les deux ! Enfin ! Cette comédie a assez duré. Ma patience est à bout.

Elle ordonne aux élèves de regagner leurs places et de se rasseoir, tous sauf Hugo et Joséphine. Les prenant par la main, elle les emmène dans le couloir.

M^{lle} Sund a l'air vraiment mécontente. Elle est fâchée et leur dit que si c'est pour arriver tous les matins à n'importe quelle heure, ils feraient mieux de rester chez eux...

— La prochaine fois, je vous renvoie chez vos parents, menace-t-elle. Sachez, une bonne fois, que l'école passe en premier, avant tout le reste. Le comprenez-vous ?

Joséphine baisse la tête, elle est très honteuse. Hugo écoute avec sérieux, mais ne parvient pas à retenir sa langue. D'un air soucieux, il regarde l'institutrice bien en face :

— Il y a tant de choses qui doivent passer avant les autres. Ce n'est pas facile de s'y retrouver, vous savez.

Le visage sévère de M^{lle} Sund s'adoucit. Elle paraît plus préoccupée que réellement en colère.

— Je vois, dit-elle. Mais ce n'est pas une excuse. Hugo, mon petit, comprends-moi : je ne peux pas admettre ces retards.

Son regard se pose sur Joséphine :

— Tu ne pourrais pas aider Hugo, lui rappeler l'heure ? Cela vaudrait mieux que d'arriver en retard avec lui !

Sans laisser à Joséphine le temps de répondre, Hugo intervient :

— Elle fait ce qu'elle peut. Mais je ne suis pas facile à manier, voyez-vous !

— Il faut absolument que tu prennes l'école plus au sérieux, Hugo, reprend l'institutrice en dissimulant mal un sourire. C'est indispensable.

L'air profondément blessé, Hugo se redresse. Bien carré sur ses jambes, les pouces passés dans ses bretelles vert pomme, il proteste :

— Mais je prends l'école au sérieux. Je prends tout sérieusement dans la vie !

— Je n'en doute pas, Hugo, réplique M^{lle} Sund avec une douceur inattendue. Dans ce cas, tu peux certainement t'arranger pour ne plus arriver en retard tous les matins. Il suffit d'y réfléchir.

Hugo se gratte la tête, l'air embarrassé et quelque peu déconcerté. Au bout d'un instant, il se redresse, une étincelle au fond de ses yeux bleus :

— D'accord, mademoiselle, déclare-t-il. C'est juste. Vous marquez un point. J'essaierai !

Et, sortant la main droite des profondeurs de sa poche, il la tend, largement ouverte, vers l'institutrice.

Gravement, ils échangent une ferme poignée de main, scellant ainsi leur accord.



Karine est un peu jalouse. Hugo la dérange, elle voudrait conserver Joséphine pour elle seule. Pourtant, elles sont toujours ensemble pendant les récréations. Hugo reste avec les garçons. Il leur apprend comment tailler le bois et tous font cercle autour de lui. Pas seulement ceux de sa classe, d'autres aussi, et même de plus grands que lui.

Karine estime que Joséphine s'occupe trop de ce Hugo. Une moue boudeuse assombrit son visage rond chaque fois que Joséphine en parle. Elle cherche uniquement à l'attirer loin de cet être indésirable.

Bien sûr, elle ne dit jamais rien de méchant sur Hugo, ce n'est pas son genre. Elle s'étonne seulement. Qu'a donc ce garçon de si remarquable ? Elle ne voit rien de plaisant en lui !

Personne ne partage cette opinion. De longs regards suivent Hugo et Joséphine quand tous deux, à la sortie, prennent le chemin du retour. Bien des enfants aimeraient habiter de leur côté. Joséphine, en outre, se sent protégée, entourée même d'un certain respect. Qui donc oserait se moquer d'elle devant Hugo ?

Même Gunnel se tient tranquille. Certes, une lueur mauvaise s'allume dans ses yeux quand elle rencontre Joséphine, mais c'est tout.

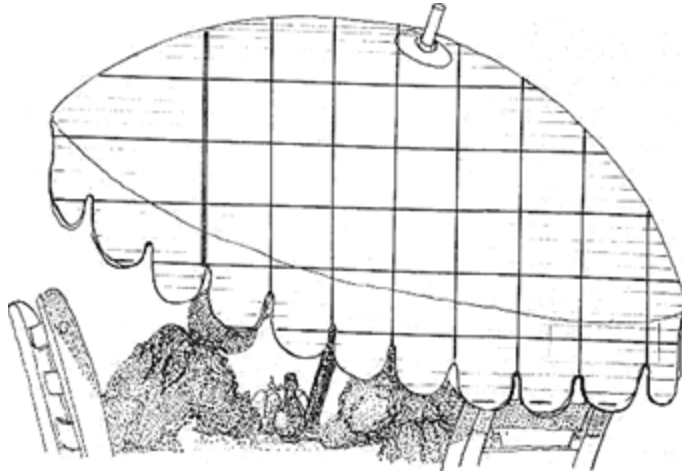
L'étoile de Gunnel est d'ailleurs en train de pâlir en dépit des sachets de bonbons. Elle se trouve parfois seule, isolée au milieu de la cour. Car, il faut le reconnaître, Hugo n'apprécie ni les sucreries, ni celle qui les dispense.

— Ça colle aux dents, déclare-t-il avec mépris.

En revanche, il offre des feuilles d'oseille sauvage et de la gomme de pin, ce qui est infiniment plus original.

La vie est belle. Joséphine ne se sent plus rejetée ; elle fait partie de la classe, Karine est son amie. Et surtout, il y a Hugo.

Hugo dont la personnalité rayonnante transforme la vie de Joséphine.



L'ANNIVERSAIRE DE KARINE

Le grand jour est arrivé, celui où Joséphine va chez Karine boire de l'orangeade sous le parasol orange.

Ce mercredi 10 octobre est une date dans la vie familiale de Karine. C'est son anniversaire : le 10 octobre, elle aura sept ans, et il se trouve que, d'après le calendrier, la fête de son père – qui se nomme Hialmar –, tombe précisément ce même jour. Quel heureux hasard !

Karine en parle depuis des semaines. Joséphine sait exactement quels sont les cadeaux que recevra le papa de son amie : une cravate et une lotion pour les cheveux de la part de la maman de Karine ; des chaussettes tricotées par la grand-mère, et un coffret à cigarettes en coquillages envoyé par une tante. Karine elle-même offrira une brosse à dents neuve à son père. Joséphine est allée l'autre jour l'acheter avec elle. Ce n'était pas facile ! Laquelle choisir ? Rouges, bleues, vertes ou jaunes, elles avaient toutes des manches différents. Finalement, elles en ont acheté une verte... « Pour changer un peu », la cravate étant bleue et les chaussettes rouges.

Karine, quant à elle, pense recevoir un pull tricoté par sa grand-mère, avec le bonnet assorti, des crayons de couleur de la part de sa tante, comme tous les ans, et probablement des habits de poupée et la table de toilette dont

elle a parlé à sa maman. Une autre poupée aussi, peut-être pour aller avec les vêtements... Mais elle n'en est pas très sûre.

De tout son cœur, Joséphine s'associe à ce souhait.

— Toi, tu ne me donneras rien. Il ne faut pas, dit soudain Karine.

Très embarrassée, Joséphine murmure que non ; elle n'aura rien à offrir à Karine.

— Ça ne fait rien, tout est trop cher, déclare celle-ci avec autorité. Tu n'as pas d'argent à dépenser, et je n'ai rien vu de vraiment bon marché au bazar... sauf, peut-être, une petite panoplie : une brosse à cheveux de poupée, un peigne et une petite glace..., tout ça pour trois francs seulement. Mais je ne veux pas que tu dépenses de l'argent pour moi.

Joséphine est toute rouge et ne sait quelle contenance prendre. Car elle a précisément acheté hier cette fameuse panoplie dont Karine lui avait longuement parlé. Aussi est-elle terriblement gênée quand cette dernière poursuit :

— Il y en a des roses avec des papillons bleu pâle sur le dessus. Adorables ! Mais surtout, n'achète rien. J'en ai vu d'autres aussi, avec la brosse et la glace pareilles, mais en bleu avec de petites fleurs rouges. J'aime mieux les roses. Et toi ?

Joséphine se tortille sous le regard perçant de Karine. Pas commode de garder un secret !

— Je ne sais pas au juste, marmonne-t-elle d'un ton évasif.

Par bonheur, Karine abandonne le sujet et s'étend complaisamment sur le goûter somptueux qu'elles dégusteront sous le parasol orange. Et aussi sur ce qu'elles feront ensuite. Tout est réglé dans les moindres détails, Karine est une personne d'ordre et de méthode, elle entend que tout soit organisé, prévu d'avance : les cadeaux qu'elle recevra, ce qu'elles auront à goûter, à quels jeux elles joueront ensuite. Elle voudrait même savoir de quoi elles parleront, ce qui paraît totalement impossible !



Le jour tant attendu est enfin là. Après la classe, Joséphine se rend tout droit chez Karine. Elle a mis ses souliers rouges et un ruban dans ses cheveux. Son cadeau est prêt, c'est un joli paquet noué d'un mince cordon rouge. Il fait beau, c'est une de ces merveilleuses journées d'automne connues sous le nom « d'été de la Saint-Martin ». Les fougères sont rousses, les arbres commencent à perdre leurs feuilles jaunies, certains sont déjà entièrement dépouillés. Mais le soleil brille, l'air est tiède.

Karine attend devant la grille. Elle a mis sa plus belle robe, en velours, et des bas fins en nylon ! Ses petites jambes dodues, aux mollets rebondis, luisent au soleil comme deux saumons roses.

— C'est ma tante qui me les a donnés, annonce-t-elle fièrement, levant une jambe. En vrai nylon, tu sais.

Joséphine est muette d'admiration. Puis elle se souvient de son cadeau et le tend à Karine :

— Bon anniversaire !

— Oh ! Mais je ne voulais pas que tu me fasses un cadeau, je te l'avais dit, minaude Karine en arrachant le papier.

Après avoir ouvert le paquet, elle sourit d'un air satisfait.

— Merci ! Oh ! Merci, Joséphine. Juste ce que je voulais... Comment l'as-tu deviné ? poursuit-elle en jouant à merveille la surprise.

Elle détache la petite glace, s'y mire et sourit.

— Il y en avait des bleues, dit Joséphine, tu aurais peut-être préféré ?

— Oh non ! s'exclame Karine. Le rose est ma couleur. Tu as très bon goût, Joséphine.

— Tu crois ? murmure Joséphine entrant dans le jeu.

— Oui. Nous avons les mêmes goûts, affirme Karine.

Le jardin est rempli de roses, c'est une véritable fête pour les yeux. Il descend en pente douce vers la rue. Devant la maison, sur la terrasse, des sièges de jardin sous le fameux parasol orange, attendent les visiteurs. Le couvert est mis, la table ronde croule sous les friandises. La maman de Karine a tout préparé avant de repartir pour son travail à la poste.

— Nous avons commandé des petits pains, annonce Karine les yeux brillants d'orgueil, le gâteau d'anniversaire vient du pâtissier de la ville, et Maman a acheté des petites bouteilles de boissons pétillantes. C'est plus drôle que l'orangeade, n'est-ce pas ? Et ça change un peu.

Joséphine partage entièrement cette opinion. Rien qu'à voir tout cet étalage, elle en a l'eau à la bouche. Mais avant de se régaler, une visite des lieux s'impose. Elles feront le tour du propriétaire. Karine y tient.

Gravement, cérémonieusement, elle parcourt aux côtés de son amie les pièces de la maison peinte en vert dont elle a tant entendu parler. Ici, tout est élégant, neuf. Pas vieux ni défraîchi ou usé comme au presbytère. Mais il y a plus d'espace, là-bas. Chez Karine, les pièces sont bourrées de meubles ; il y en a partout, les uns sur les autres, c'est à peine si l'on parvient à se frayer un passage.

Joséphine admire consciencieusement les cadeaux de Karine, les robes de poupée, la table de toilette, le chandail et le bonnet tricotés. Elle est autorisée, également, à contempler ceux du papa : chaussettes, lotion, cravate, coffret en coquillages ; tout y est, y compris la brosse à dents.

Voir ces splendeurs, en réalité, est un peu décevant. Il devrait en émaner une sorte de rayonnement mystérieux, une beauté particulière. Hélas ! Tel n'est pas le cas : il ne s'agit que d'une cravate banale, de chaussettes ordinaires et d'une brosse à dents comme toutes les brosses à dents !

Joséphine coule un regard timide vers Karine qui, la tête légèrement penchée de côté, sourit d'un air profondément satisfait. Aurait-elle découvert une lumière secrète qui entoure ces objets ?

— Nous avons eu raison de choisir la verte, dit-elle montrant du doigt la brosse à dents.

— Oui, approuve Joséphine.

Elles vont ensuite prendre des poupées dans la chambre de Karine et descendent au jardin. Joséphine tient dans ses bras la plus grande. Habillée d'un costume marin, cette poupée, presque aussi haute que Joséphine, a, jadis, appartenu à la maman de Karine.

— Viens voir le bassin, propose-t-elle.



Au milieu de l'eau, la petite sirène, avec sa queue de poisson et ses cheveux bouclés, leur sourit.

— Elle est faite en pierre artificielle, explique Karine avec importance. Jolie, n'est-ce pas ?

Joséphine, prise soudain d'une idée baroque, s'empare du béret et de la vareuse de la grande poupée, entre dans le bassin et en habille la sirène.

Bouche ouverte, les yeux écarquillés, Karine la regarde faire, médusée.

— Tu es folle ! s'écrie-t-elle.

Puis, saisissant Joséphine par la taille, elle éclate de rire. À son tour, elle enroule l'écharpe rouge de sa poupée autour du cou de la sirène. Un ruban noué en guise de ceinture au-dessus de la queue de poisson complète le déguisement. Prises de fou rire, toutes deux contemplent leur œuvre.

Après quoi, elles s'installent sous le parasol, enchantées d'elles-mêmes.

Karine décapsule les bouteilles qui font « pchitt », sans en répandre une goutte sur la nappe brodée. Elle offre les petits pains beurrés, les biscuits et, pour finir, le gâteau meringué, à la crème.

Le soleil, à travers le parasol, lance des rayons dorés sur les assiettes et les verres ; il répand sa lumière sur Karine et Joséphine. Le petit visage poupin de Karine en est comme transfiguré. Joséphine est sous le charme, elle contemple avec ravissement son amie qui lui rend ses sourires. Toutes deux sont pleinement heureuses.

De temps à autre, elles jettent un coup d'œil sur la route. On se croirait au Paradis, Joséphine a l'impression de flotter sur un nuage, au-dessus du monde.

Ce jour est pourtant très ordinaire, c'est un jour de semaine comme les autres. Un homme passe à bicyclette, une femme chargée de paquets se dépêche, des enfants courent ou baguenaudent. Brusquement, Joséphine saisit le bras de Karine :

— Regarde ! Là-bas, tu vois qui vient ? chuchote-t-elle. Gunnel !

En effet, c'est Gunnel qui arrive, portant deux gros sacs de provisions, un dans chaque main. Elle marche lentement, l'air boudeur et las. Quel triomphe ! Si seulement elle pouvait les voir.

Avec un touchant ensemble, les deux amies entonnent à pleine voix l'air des petits canards. Gunnel ne peut pas passer sans les entendre... ni les voir.

De fait, elle tourne la tête et regarde dans leur direction. Se tenant par la main, elles chantent à tue-tête sans paraître se soucier le moins du monde de la présence de Gunnel.

Celle-ci se rapproche. Karine se tourne alors vers Joséphine et clame, de toute la force de ses poumons :

— Veux-tu encore une tranche de mon gâteau d'anniversaire ?

— Oui, s'il te plaît. Il est exquis ! répond Joséphine sur le même ton.

— Tu peux en prendre autant que tu veux !

Gunnel s'arrête et leur adresse une horrible grimace, mais elles font semblant de ne pas la voir et pouffent de rire.

Gunnel partie, toutes deux s'étendent sur l'herbe.

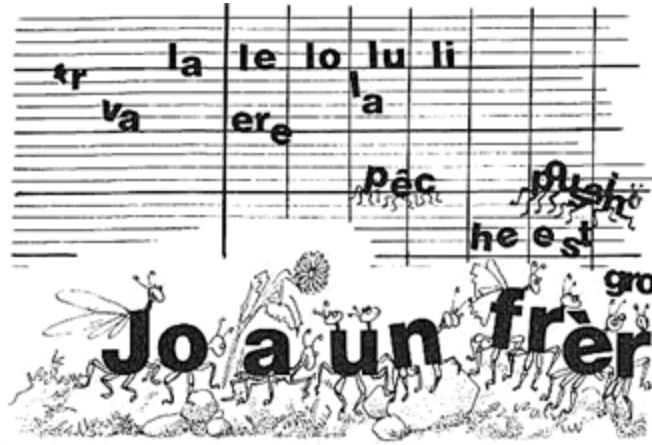
L'arrêt de l'autobus est juste en face. Précisément l'un d'eux arrive, s'arrête, un vieux monsieur et deux femmes descendent. Le chauffeur saute à terre, allume une cigarette et fume, adossé à un arbre. Il regarde les deux fillettes.

Ravies, elles lui adressent de grands sourires auxquels il répond. Elles sont aux anges !

Puis il remonte sur son siège, et l'autobus repart.

Radieuse, Karine se penche vers Joséphine :

— Je te l'avais dit : c'est comme si on était assises à la terrasse d'un café.



ENCORE HUGO !

Ce matin, à l'école, c'est l'heure de la leçon de lecture. Les élèves sont assis, leur livre ouvert devant eux. Ils ont une page entière à lire, une page qu'ils ont préparée à la maison, et cela ne va pas sans difficultés. Un vent de distraction souffle sur la classe, l'attention se relâche.

Il y a du bruit dans le couloir, des chocs sourds, des exclamations. En dépit des portes fermées, le tumulte grandissant trouble l'atmosphère studieuse. Au-dehors, dans le préau, des grands crient et se battent. De toute évidence, il est impossible de travailler dans ces conditions.

— Taisez-vous, voyons ! Un peu de silence ! Vous gênez les classes. Nous travaillons, ici ! Tenez-vous tranquilles ou allez-vous-en ! crie M^{lle} Sund de sa place.

Le calme règne un instant, puis le bruit reprend, modéré au début, de plus en plus fort ensuite. L'institutrice se lève.

Hugo intervient alors :

— Restez assise, mademoiselle, je m'en charge, dit-il obligeamment.

M^{lle} Sund, hésitante, reste immobile devant son bureau.

Le bruit, au-dehors, atteint son paroxysme. D'un pas déterminé, Hugo se dirige vers la porte, l'ouvre toute grande et, jambes écartées, les pouces

sous ses bretelles, s'arrête et considère les combattants :

— Fermez vos clapets, bande de crétins ! Ça suffit !

Instantanément, le silence se fait. Calme et placide, Hugo referme la porte et regagne posément sa place. Plus le moindre bruit dans le couloir. M^{lle} Sund, un tant soit peu interloquée, fait signe de reprendre la lecture. C'est au tour d'Edwin Petersson :

— Jo va à la pêche. Il accro...

— Attrape, corrige l'institutrice. Continue.

— Le poisson est gros. Jo a un frère...

— Bien, interrompt M^{lle} Sund. Au suivant.

Un petit garçon, dont le nez coule, reprend l'histoire.

Il renifle et ânonne à tel point que la maîtresse l'arrête presque tout de suite.

— À toi, Hugo, dit-elle.

Pas de réponse. Hugo est là, il se gratte la tête, mais reste muet.

— Qu'as-tu ? s'informe l'institutrice. Tu as perdu la ligne, dans le livre ?

— Non.

La maîtresse fait un signe à Joséphine :

— Montre-lui où nous en sommes.

Hugo garde toujours le silence.

— Allons, lis. Dépêche-toi, insiste M^{lle} Sund légèrement impatientée.

— Le dernier mot qu'on a lu, c'était quoi ? demande enfin Hugo.

— Tu le vois sur ton livre. Lis-le.

— Je ne peux pas.

— Reprends la phrase : « Jo a un frère. »

— Ah ! Je sais maintenant.

Et Hugo débite tout le paragraphe d'un trait, à une vitesse record.

L'institutrice, étonnée, se méfie :

— Pas si vite, dit-elle. Recommence depuis le début.

Hugo récite tout ce qui a déjà été lu depuis le commencement de la leçon. Il ne commet qu'une ou deux erreurs, mélange parfois Jo et John, mais l'ensemble est correct. Cependant, M^{lle} Sund ne paraît guère satisfaite.

— Écoute, Hugo, mon petit, comment lis-tu ? Je voudrais que tu me l'expliques.

— Je le sais par cœur, évidemment, réplique Hugo, l'œil brillant.

— Hum ! Vraiment ? Eh bien ! Nous allons continuer un peu plus loin, mais lentement, phrase par phrase, entends-tu. Allons, vas-y !

— Mais je ne peux pas, je ne l'ai pas appris.

— Voilà qui est curieux ! s'exclame l'institutrice. Comment peux-tu savoir une leçon par cœur, sans l'avoir lue mot par mot chez toi, à la maison ? Je ne comprends pas, Hugo.

— J'ai écouté les autres et je sais tout ce qu'on a lu ce matin.

— Autrement dit, Hugo, tu n'as pas appris ta leçon à la maison. Tu n'as rien préparé ?

— Non, j'étais bien trop occupé. Je n'ai pas eu le temps.

M^{lle} Sund se passe la main sur le front. Elle considère Hugo d'un air perplexe.

— Mon enfant, soupire-t-elle, qu'allons-nous devenir ? Comment puis-je t'apprendre à lire si tu ne travailles pas toi-même et si tu ne prépares pas tes leçons ?

— Ne vous en faites pas, mademoiselle. Pas la peine de vous torturer la cervelle pour moi, répond Hugo d'un ton apaisant. Lire, ça s'apprend tout seul. Et ça viendra en son temps. Rien ne presse... il n'y a pas le feu !

Maîtresse et élève se regardent un instant. Hugo est un petit bonhomme maigre et pâle, mais il a l'air solide, assuré, protecteur. L'institutrice est grande et forte. Cependant, pour l'instant, elle paraît avoir grand besoin d'aide et de réconfort.

— Hugo, reprend-elle patiemment, je suis ici pour t'apprendre à lire. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Hugo, d'un air réprobateur, esquisse un geste de dénégation.

— Non, dit-il, ça n'a pas de sens. Vous seriez là juste pour nous apprendre à lire ce qui est écrit dans les livres ? Non, ça n'est pas possible.

— C'est peut-être curieux, reprend M^{lle} Sund, mais vois-tu, je suis malheureuse à la pensée que tu n'apprends pas tes leçons à la maison.

— Oh ! À votre place, je ne me ferais pas de mauvais sang pour ça. Ça n'en vaut vraiment pas la peine, répond Hugo avec chaleur et conviction.

M^{lle} Sund, très sérieuse, le regarde bien en face.

— Si, dit-elle, je me fais du souci pour toi, Hugo. Beaucoup de souci !



C'est aujourd'hui lundi. Hugo arrive à l'école, rayonnant.

— Je sais lire tout le livre ! annonce-t-il triomphalement.

M^{lle} Sund semble peu convaincue. Et pourtant, c'est vrai, Hugo a raison, il sait lire. Pas seulement les leçons déjà apprises, mais le livre en entier.

Visiblement, l'institutrice est déconcertée.

— Comment, au nom du ciel, es-tu arrivé à ce résultat ? s'étonne-t-elle.

Hugo lui-même paraît surpris :

— Oh ! Ce n'était pas facile pour commencer, explique-t-il. Mais j'ai ouvert mes yeux tout grands... comme ça (il écarquille ses extraordinaires yeux bleus) et j'ai bien regardé chaque lettre, chaque mot. Comme dans la forêt, quand je cherche le bois qu'il me faut pour mes sifflets et mes trolls. Et puis j'ai vu, j'ai compris de quelle façon toutes ces petites lettres s'assemblaient et se mélangeaient... un peu comme les bestioles qui courent sur le sol. Après, c'est venu tout seul. Ce n'est pas tellement difficile, au fond, une fois qu'on connaît les trucs.



Joséphine, un matin, ne rencontre pas Hugo. Il ne l'attend pas comme d'habitude au bas de la route. Il n'est pas à l'école non plus. Serait-il malade ? se demande Joséphine. Quel dommage ! Peut-être a-t-il un rhume ou un mal de gorge ; il arrive souvent que l'on manque à cause d'un refroidissement.

L'automne est gris et froid. Il pleut, le vent souffle et le jour se lève un peu plus tard chaque matin.

Les enfants sortent vêtus de cirés et chaussés de bottes. La dernière fois qu'il est venu à l'école, Hugo disparaissait sous une énorme pèlerine en tissu plastifié qui tombait en plis raides jusqu'au sol, si bien qu'il ressemblait à un gros oiseau de nuit aux ailes battantes. Ce jour-là, il

pleuvait à verse. Rien d'étonnant à ce qu'il ait pris froid ! Car la route est longue pour lui ; il habite, dit-on, là-bas, dans la forêt.

Plusieurs jours s'écoulaient. Hugo est toujours absent. Il doit être sérieusement malade. M^{lle} Sund, un matin, demande si quelqu'un dans la classe a de ses nouvelles, mais personne ne sait rien. Il n'a pas le téléphone chez lui, et nul ne connaît le chemin qui mène à sa maison. D'ailleurs, on est fort peu renseigné sur lui. Il n'y a pas longtemps qu'il est dans le pays.

L'école n'est plus la même sans Hugo. La classe manque d'entrain, elle est morne, monotone. Rien d'amusant ou d'imprévu ne vient l'égayer.

Faute de mieux, les enfants se chamaillent. C'est Edwin Petersson qui mène la danse. En l'absence de Hugo, il est devenu le principal centre d'attraction de la classe. Edwin est drôle, il a des idées. Pas les mêmes que Hugo, naturellement.

Certes, Edwin a depuis longtemps tenté d'organiser une bande, afin de contrer Hugo, mais cela n'a jamais rien donné, parce que Hugo ne s'en est pas soucié le moins du monde. Hugo n'a rien d'agressif, en apparence du moins, car en cas de nécessité, il sait se montrer courageux et faire front. Il discute avec M^{lle} Sund d'une manière positivement ahurissante. Mais chahuter pour le plaisir ou jouer de mauvais tours, non, ce n'est pas son genre.

Parfois, quand la classe devenait trop bruyante, sa voix s'élevait :

— Vous avez fini, bande de crétins ? Pas moyen de réfléchir dans une foire pareille !

Et le silence régnait, personne ne protestait, Edwin Petersson moins que tout autre.

Tous, en classe, regrettent l'absence de Hugo, cependant il ne manque à personne autant qu'à Joséphine.

En sa présence, toutes les difficultés rencontrées à l'école avaient disparu. À présent, elles reviennent en foule, les unes après les autres.

Les enfants ont une autre attitude envers elle. Lentement, mais sûrement, Gunnel regagne son pouvoir.

Aujourd'hui, elle est pire que jamais et ne cesse de lui chercher chicane. Elle arrive le matin les poches pleines de bonbons et n'a qu'une idée : tourmenter Joséphine. Car elle sait fort bien que, le jour où Hugo reviendra, c'en sera fini de ses méchancetés.

Si curieux que cela paraisse, jamais Gunnel ne s'est attaquée directement à Hugo. Jamais ils n'ont même échangé une parole. Quelque chose en elle lui dit qu'il est le plus fort, bien qu'il soit petit et maigre !

Joséphine n'a pas la vie facile, en ce moment. Gunnel la poursuit et la tourmente de toutes les façons. Elle a le don de mettre le doigt sur le point le plus sensible de sa victime. Gunnel est une sorte de génie dans l'art de persécuter les autres.

À présent, le secret des deux noms de Joséphine a fait le tour de la classe. Personne ne s'en était avisé jusque-là. Tous l'appelaient Joséphine. Bien sûr, M^{lle} Sund disait parfois : « Anna ! », surtout quand elle était fâchée. En général, elle désignait Joséphine du doigt sans prononcer son nom. Joséphine en avait pris l'habitude et, d'ailleurs, depuis la venue de Hugo, cela n'avait aucune importance. Elle n'y songeait même pas.

Aujourd'hui, c'est différent. La maîtresse dit « Anna » plus souvent que de coutume, probablement parce que Joséphine est moins attentive ces jours-ci. M^{lle} Sund s'en plaint.

Pour sortir Joséphine de sa torpeur, elle appelle très fort : « Anna Gray ! ». Instantanément, Joséphine se réveille et revient à la réalité.

Le secret ainsi dévoilé n'a pas échappé à Gunnel.

— Ton vrai nom n'est pas Joséphine ! clame-t-elle, railleuse.

— Si, proteste Joséphine, c'est mon nom.

— Menteuse ! Tu t'appelles Anna Gray... Anna Gray !

Et tous de crier : « Anna ! Anna ! » derrière elle, chaque fois qu'elle passe et partout où elle va.

— Anna, je te méprise ! siffle Gunnel les yeux rétrécis, l'air si mauvais que Joséphine en a le frisson.

Un matin, Joséphine arrive coiffée d'un chapeau neuf. Toute fière, elle entre dans la cour. Son chapeau, pense-t-elle, est exactement semblable à celui des autres filles.

Mais non ! Il est presque pareil, mais pas tout à fait. Il y manque un détail important. Les filles le remarquent aussitôt et critiquent :

— Il faut un nœud sur le devant, et le tien n'en a pas... Tu es ridicule ! disent-elles.

Joséphine étrenne également un chandail flambant neuf qui ressemble autant qu'il est possible à celui des autres. Du moins l'imagine-t-elle ! Ce qu'elle entend lui enlève ses illusions :

— Il grimpe trop haut dans le cou, c'est vieux jeu !... Ridicule !

Son chandail est « presque » semblable aux autres... comme tout ce qui appartient à Joséphine.

Ne serait-ce pas sa faute, à elle ?

Elle pense à Hugo...

Il porte des bretelles vert pomme, comme seuls en ont les hommes. Ses culottes sont deux fois trop longues pour lui. Personne n'en porte à l'école. Tous les garçons sont en jeans.

Comment peut-il sortir affublé d'une vieille pèlerine cirée, plus vaste et volumineuse qu'une tente, alors que tous les enfants sont munis d'imperméables ?

Cependant, nul ne songe à se moquer de lui. Personne ne lui a jamais dit qu'il était vieux jeu ou ridicule. Curieux, n'est-ce pas ?

Eh bien, non ! Ce n'est pas aussi extraordinaire qu'il paraît. Cela s'explique : ou bien il faut être exactement semblable aux autres, ou être totalement différent d'eux... comme l'est Hugo.

Il ne faut pas être presque ceci, ou presque cela..., comme Joséphine.

Bien qu'elle ne le comprenne pas clairement encore, Joséphine en a vaguement conscience.



C'est la récréation. Karine et Joséphine sautent à la corde dans un coin de la cour. Joséphine a appris, elle saute bien, à présent. Absorbées par le jeu, elles ne parlent guère ; ce qui importe, c'est de marquer des points.



Karine en a bientôt assez. Elle s'arrête, regarde Joséphine et, brusquement, déclare :

— Hugo ne reviendra plus à l'école, tu peux en être sûre.

Joséphine est clouée sur place. Son cœur bat à grands coups, son regard angoissé interroge Karine. Qu'a-t-elle dit ? Karine répète :

— Hugo ne reviendra plus à l'école, tu verras !

Une inquiétude terrible s'empare de Joséphine : Hugo serait-il malade ? Elle n'ose pas aller jusqu'au bout de sa pensée. Elle voudrait interroger Karine, en savoir plus, mais les mots ne sortent pas de sa bouche. Karine la regarde d'un drôle d'air. Elle insiste :

— Il ne reviendra plus. Et ça vaut mieux !

Joséphine suffoque ; tout se brouille dans ses yeux.

Que Karine soit un peu jalouse de Hugo, elle s'en est bien aperçue, mais de là à dire des méchancetés pareilles !... Prenant son amie par le bras, elle la secoue violemment :

— Comment peux-tu dire ça ? Tu es folle.

Karine, interloquée, se dégage. Elle ne comprend pas.

— Laisse-moi. Je n’y peux rien si ton Hugo ne revient pas ! Ce n’est pas ma faute.

— Non, reconnaît Joséphine, mais tu as dit que ça valait mieux.

— C’est maman qui l’a dit. Pas moi. « Cela vaut mieux pour tout le monde », a-t-elle affirmé.

Joséphine ne lâche pas prise :

— Parle. Qu’est-il arrivé à Hugo ?

Karine pince les lèvres, une lueur de défi dans ses prunelles.

— Il est très malade ? murmure Joséphine profondément troublée.

— Malade ? Pourquoi ? riposte Karine.

— Il ne vient plus à l’école et...

— Ça ne veut pas dire qu’il est malade.

— Alors, quoi ? Qu’a-t-il ?

Karine se redresse et, d’un air important et mystérieux à la fois :

— Je n’ai pas le droit d’en parler. On me l’a défendu.

D’un geste brusque, Joséphine lâche le bras de Karine et recule, comme si elle venait de recevoir une gifle en pleine figure : « Pas le droit d’en parler ! » Karine, son amie, debout en face d’elle, sait où est Hugo, ce qui lui est arrivé, et ne veut pas le dire.

— Pourquoi n’as-tu pas le droit d’en parler ?

Sans répondre, Karine recommence à sauter à la corde.

— Qui te l’a défendu ?

Karine saute... si vite que la corde siffle dans l’air. Les lèvres serrées, les yeux vagues, elle saute, saute !

La cloche sonne, et Karine part comme une flèche, sans attendre Joséphine... sans même lui accorder un regard.

— Il faut me le dire ! hurle Joséphine.

— Jamais ! crie Karine.

— Ce n’est pas vrai. Tu mens, et c’est pour ça que tu te sauves ! lance Joséphine triomphante.

— Je ne dois pas parler, on me l’a défendu, souffle Karine entre ses dents.

— Je ne te crois pas.

Karine s'arrête, piquée au vif. Ah ! Joséphine ne la croit pas ! Comment répondre à cette insulte ? Droite, très digne, elle déclare d'une voix posée :

— Mon père est dans la police, si tu ne le sais pas, je te l'apprends. C'est lui qui m'a défendu de parler.

Voilà qui clôt la discussion. Pas pour Joséphine. Elle insiste :

— Il ne t'a rien défendu, j'en suis sûre. Il n'en sait pas plus que toi sur Hugo.

Karine prend sa respiration.

— Si, affirme-t-elle, il le sait et ma mère aussi, parce qu'elle s'occupe du téléphone à la poste, alors elle est au courant de tout ce qui se passe dans le village... ou presque. Et moi aussi. Voilà pourquoi je dois me taire. Tu vois bien !

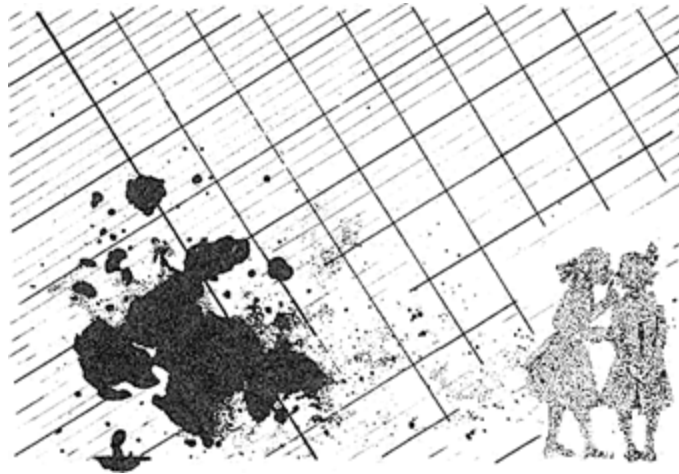
Joséphine comprend qu'elle n'en saura pas davantage. Karine ne dira plus rien. Désespérée, elle murmure :

— C'est bête... bête... bête !

À la récréation suivante, Karine va avec une fille de sa classe, sans se soucier de Joséphine. À croire qu'elles ne se connaissent pas, que jamais elles n'ont été amies !

Cela se peut-il ? C'est terrible !

Non seulement elle a perdu Hugo, mais Karine également la repousse.



LES CHOSES NE S'ARRANGENT GUÈRE !

Dans la classe de Joséphine, May-Lise est la plus jolie, et Bérit la plus soignée. Toutes deux ne se quittent pas ; elles partagent des secrets que nul n'a le droit de connaître.

Un matin, Joséphine arrive trop tôt à l'école. Aujourd'hui, la classe commence une heure plus tard, mais Joséphine l'a oublié. Elle ne s'en souvient qu'une fois dans la cour.

Quand la cloche sonne pour les autres classes, elle reste seule dehors. Le vent souffle, il fait froid, aussi rentre-t-elle dans l'école au bout de quelques minutes.

Le long couloir est désert, seuls pendent les vêtements des élèves accrochés aux portemanteaux. Un murmure sourd et confus de chants et de voix sort des différentes salles de classe. La porte de celle de Joséphine est close, mais la clé se balance à son clou. Cela veut dire que M^{lle} Sund est arrivée. En effet, sa jaquette est suspendue là-bas, et son grand sac gît sur l'armoire aux souliers.

Joséphine s'approche de la porte d'entrée, s'arrête sur le seuil, et regarde au-dehors. La cour est déserte, il ne s'y passe rien. Elle revient dans le couloir et s'assied sur le coin de l'armoire à souliers, à demi cachée par les manteaux qui pendent. Ce sont ceux des grandes, ils sont longs.

Elle prend son livre de lecture et le feuillette pour passer le temps. Les minutes s'écoulent, interminables. Soudain, un bruit de pas rompt le silence, et Joséphine voit arriver, balançant son cartable, une fille qui fait partie de sa classe : Ulla.

C'est une fillette maigrichonne, insignifiante, dont personne ne s'occupe. Comme Joséphine, elle n'a pas d'amies, mais elle ne paraît pas en souffrir. La solitude ne lui pèse pas, semble-t-il. Certes, elle va avec les autres pendant les récréations, mais ne participe pas vraiment à leurs jeux : elle est là, c'est tout. Joséphine est néanmoins contente de sa présence, elles seront deux pour attendre. Joyeuse, elle s'écrie :

— Toi aussi, tu as oublié qu'il fallait venir une heure plus tard ?

Ulla, qui a déjà ôté son béret et déboutonné son manteau, le reboutonne quand elle aperçoit Joséphine.

— Non, répond-elle d'un ton bref. J'arrive toujours à l'heure.

Elle ne paraît pas apprécier outre mesure la présence de Joséphine. Reprenant son béret, elle s'en va. « Pas sociable pour un sou ! » pense Joséphine déçue.

Peu après, d'autres pas résonnent sur les marches de l'escalier, ainsi que des murmures et des rires étouffés. Ce sont Bérit et May-Lise, on les reconnaît de loin.

Joséphine, cette fois, ne cherche même pas à signaler sa présence. Bérit et May-Lise n'ont besoin de personne, et surtout pas de Joséphine. Elles font partie des admiratrices de Gunnel !

On les entend pouffer et glousser ; elles n'ont pas vu Joséphine qui, jouant l'indifférence, se plonge dans son livre de lecture. Elle les entend néanmoins chuchoter et marcher sur la pointe des pieds.

Qu'ont-elles et que cherchent-elles ?

Joséphine lève les yeux et les aperçoit toutes deux penchées sur le sac de M^{lle} Sund. Elles l'ont ouvert et fouillent dans les divers compartiments. May-Lise en extrait une photo et, la main sur la bouche, murmure quelques mots, avec un rire étouffé :

— Tu as vu ça ?... Cette tête... son fiancé, probablement ! Hi ! Hi ! Hi... Ce qu'il a l'air bête !

Joséphine n'en croit pas ses oreilles ; elle laisse tomber son livre.

Le bruit fait sursauter les coupables.

Précipitamment, May-Lise remet la photo dans le sac. Bérit veut le refermer, elle n'y parvient pas, s'énerve et secoue le sac de telle façon que son contenu s'éparpille sur le parquet ; la petite glace de poche tombe et se fend.

— Que fais-tu ici ? siffle entre ses dents Bérit, furieuse, s'adressant à Joséphine.

— Et toi ? riposte celle-ci.

Bérit ramasse les menus objets et les jette pêle-mêle dans le sac. Comme elle n'arrive pas à boucler le fermoir, celui-ci reste entrouvert.

Toutes trois se regardent, gênées, confuses, sans trop savoir que dire.

— Tu ne crois pas, j'espère que c'était pour chiper quelque chose ? murmure enfin May-Lise.

Non, cette pensée n'est pas même venue à l'esprit de Joséphine ; la question de May-Lise la surprend et l'effraie. Elle ne répond pas.

— Pourquoi nous espionnes-tu ? interroge Bérit, plus agressive que May-Lise.

Avec difficulté, Joséphine explique qu'elle s'est trompée d'heure, et est arrivée en avance.

— Nous voulions seulement voir la photo de son petit ami, tu comprends ? explique May-Lise d'une toute petite voix. Pas lui prendre quelque chose.

Joséphine en est bien convaincue. Ce qu'elles ont fait n'en est pas moins très vilain, estime-t-elle.

— Tu vas le raconter ? Nous dénoncer ?

May-Lise est au bord des larmes.

Joséphine secoue négativement la tête. Bérit lui lance un mauvais regard :

— Si jamais tu dis un mot, tu le paieras cher, menace-t-elle. Allons, viens, May-Lise !

Et toutes deux s'en vont.

Joséphine, debout, est cramoisie.

La porte s'ouvre et M^{lle} Sund apparaît. Joséphine frémit. L'institutrice, étonnée, l'observe :

— Tu es déjà là ? dit-elle. Tu avais oublié que nous commençons une heure plus tard ?

Joséphine fait oui de la tête.

— Pas de chance, dit amicalement la maîtresse qui murmure, jetant un regard autour d'elle :

— Je me demande ce que j'ai fait de mon sac. L'ai-je posé ici... ? À moins que je ne l'ait laissé dans la salle des professeurs.

Joséphine devient toute pâle. Raidie, elle lance un regard angoissé sur le sac entrouvert.

— Ah ! Le voilà ! Quelle étourdie je suis ! s'écrie M^{lle} Sund qui ajoute, les sourcils froncés :

— Tiens, il est ouvert !

Prenant le sac, elle en examine le contenu et sort la petite glace fendue. Joséphine, clouée au sol, est comme paralysée.

M^{lle} Sund ferme le sac sans rien dire et se dirige vers la salle de classe. Sur le pas de la porte, elle se retourne et regarde longuement Joséphine :

— Il y a longtemps que tu es dans le couloir ? demande-t-elle.

Joséphine ne répond pas ; elle baisse la tête sans oser regarder l'institutrice. Sans insister, celle-ci entre dans la classe et ferme la porte.

Pendant la leçon, elle ne parle de rien. Les enfants lisent chacun à leur tour et l'heure s'achève par une chanson..., comme d'habitude.

Mais, un peu avant que la cloche ne sonne, M^{lle} Sund, de manière inattendue, s'adresse à la classe entière :

— Écoutez-moi tous. Je voudrais vous mettre en garde et vous recommander de ne jamais laisser de l'argent dans les poches de vos manteaux, ni vos cartables traîner dans le couloir. J'ai moi-même oublié ce matin mon sac sur l'armoire aux souliers et quelqu'un l'a ouvert. J'ai retrouvé ma petite glace de poche fendue. Alors, prenez garde.

Joséphine a l'impression que son cœur s'arrête de battre. Elle voit trouble et n'ose pas lever les yeux. May-Lise, à sa gauche, baisse le nez. Bérît est assise derrière elle. Un lourd silence règne dans la classe. Une main se lève :

— Ulla, que veux-tu ? demande la maîtresse.

— Quand je suis arrivée, Joséphine était assise dans le couloir, toute seule.

La voix d'Ulla est froide, impersonnelle.

— Ulla, que signifie ? Je ne comprends pas..., interroge l'institutrice.

Pas de réponse.

— Elle croit que c'est Joséphine qui a fouillé dans votre sac, déclare un garçon qui trouve l'histoire passionnante.

— Est-ce vrai, Ulla ? s'écrie M^{lle} Sund très surprise.

Mais Ulla garde le silence.

— Eh bien ? insiste l'institutrice.

— N... non, marmonne l'interpellée.

— Dans ce cas, tu aurais mieux fait de te taire, conclut la maîtresse, impatientée. Mais je tiens à vous dire que je ne suis pas assez sotte pour croire qu'Anna a ouvert mon sac. Elle a peut-être vu le, ou la coupable, c'est possible, je n'en sais rien... mais...

M^{lle} Sund s'interrompt et regarde Joséphine, ou plutôt Anna, comme elle tient à l'appeler.

Très pâle, Joséphine ne bronche pas.

— Si un élève de la classe a commis cette indélicatesse, il viendra certainement m'en parler et s'excuser lui-même.

La cloche sonne et, sans un mot de plus, M^{lle} Sund quitte la salle.

Joséphine se sauve aussi vite qu'elle peut. Si seulement elle avait Karine pour la soutenir ! Ou Hugo ! Mais Karine joue avec une autre camarade. Et Hugo a disparu !



Pendant la récréation, elle reste seule, isolée dans un coin. Soudain, un bras la prend par la taille... C'est May-Lise, souriante, amicale.

— Tu ne m'en veux pas, dis ? C'était pour rire, tu sais.

Non, Joséphine n'en veut pas à May-Lise, elle est simplement gênée, mal à l'aise. Elle voudrait répondre gentiment, mais c'est difficile, les mots ne lui viennent pas aux lèvres.

May-Lise penche la tête de côté, ouvre des yeux candides et regarde Joséphine :

— C'est Bérit qui voulait voir, dit-elle. Pas moi.

Elle prend Joséphine par les épaules et l'entraîne. Toutes deux marchent lentement dans la cour.

— Bérít pense que tu vas tout raconter à la maîtresse. Rapporter.

Joséphine secoue énergiquement la tête.

— Tu ne diras rien ?

— Jamais, affirme Joséphine.

— Tu le promets ?

— Oui.

Un silence. La cloche sonne. Toutes deux passent devant Ulla et Bérít qui chuchotent. Elles ont un drôle d'air.

— Bérít est sotte, murmure May-Lise. Nous ne sommes plus amies, elle et moi.

— Oh ! fait Joséphine.

— Ulla ne vaut pas mieux. Elle est bête.

Pendant toute l'heure, May-Lise, de sa place, adresse des sourires et des clins d'œil complices à Joséphine qui se sent mieux, réconfortée, May-Lise est si jolie : être son amie, cela compte.

À la récréation, May-Lise vient retrouver Joséphine, Ulla et Bérít les suivent des yeux en ricanant. Elles sont vraiment stupides.

— Ne les regarde pas, dit May-Lise. Je suis bien contente d'en être débarrassée ! poursuit-elle assez haut pour être entendue de Bérít.

Karine, quand elle aperçoit Joséphine en compagnie de May-Lise, n'en croit pas ses yeux. Elle n'en revient pas et reste plantée au milieu de la cour, la bouche ouverte. Sa compagne doit la tirer par sa queue de cheval pour détourner son attention.

Gunnel, qui les croise, contemple May-Lise avec stupéfaction :

— Oh ! Si tu t'abaisses à ça ! Te promener avec cette Anna-de-rien-du-tout. Jamais je n'aurais cru ça de toi !

May-Lise est horriblement gênée.

Un véritable petit drame est en train de se jouer dans la cour.

Joséphine marche gravement, bras dessus bras dessous avec May-Lise. Elles n'ont pas grand-chose à se dire, mais elles sont ensemble, c'est le principal... pour l'instant du moins.

La récréation touche à sa fin quand May-Lise, soudain, se penche vers Joséphine :

— Écoute ! Je sais quelque chose.

— Ah ! Quoi donc ?

— Un secret. Un secret terrible, figure-toi.

— Vraiment ? murmure Joséphine.

— Oui. Le genre de secret qu'on ne peut confier à personne, sauf peut-être à sa meilleure amie.

Le cœur de Joséphine bat plus vite. Très émue, elle regarde May-Lise... Sa meilleure amie ! Jamais, même en rêve, cette pensée ne lui est venue.

— Je n'ai pas le droit d'en parler, on me l'a défendu. Jure-moi que tu ne le diras à personne.

Joséphine jure, évidemment. Elle est dévorée de curiosité. Et c'est merveilleux de partager un tel secret avec une amie.

— Jure-le sur la bible. Parce que ton père est un pasteur, ne l'oublie pas. Il t'enverra en enfer si tu ne tiens pas ton serment.

Joséphine s'exécute. Certes, elle ne croit pas que Papa-Père l'envoie jamais rôtir aux flammes de l'enfer, mais elle n'en jure pas moins avec conviction.

— Bien ! déclare May-Lise en jetant un regard méfiant autour d'elle.

Ulla et Béril sont à quelque distance, Karine et son amie un peu plus loin. C'est le moment.

La main devant sa jolie petite bouche, ses yeux innocents grands ouverts, May-Lise souffle à l'oreille de Joséphine :

— Hugo... Hugo Andersson, tu sais...

Elle s'interrompt.

Joséphine colle son oreille contre les lèvres de May-Lise afin de mieux entendre :

— ... son papa est en prison !



Assise dans sa chambre, Joséphine est anéantie. Devant elle est posé le troll que lui a donné Hugo : c'est un petit morceau de bois noueux avec

deux cailloux gris en guise d'yeux et de la mousse sur la tête. À le voir, on croirait qu'il sort tout droit des racines d'un très vieil arbre.

« Le papa de Hugo est en prison ! »

Seuls, les voleurs et les malfaiteurs vont en prison. Est-ce que le papa de Hugo... ?

Les pensées de Joséphine tourbillonnent dans sa tête. Voilà ce que Karine savait et n'a pas voulu dire. Et c'est pour cela que, depuis si longtemps, Hugo ne revient plus à l'école.

Mais pourquoi Hugo ne peut-il pas fréquenter l'école, même si son père... ? Après tout, ce n'est pas de sa faute à lui ! Alors ?

Quel crime peut avoir commis le papa de Hugo ?

Karine le sait certainement, puisque son père est dans la police. C'est lui, bien sûr, qui a conduit le papa de Hugo en prison. Oh ! C'est horrible ! À cette seule pensée, Joséphine frissonne.

Voilà pourquoi Karine a gardé le silence ; on lui avait défendu de parler, Joséphine le comprend, à présent.

Elle ne pouvait rien dire. Heureusement que Papa-Père...

Rouge de confusion, Joséphine se souvient avec quelle insistance elle a tenté de persuader Karine que Papa-Père, lui aussi, pouvait envoyer les gens en prison. C'était pour ne pas être en reste. Karine ne venait-elle pas de dire qu'un pasteur et un inspecteur de police, c'était à peu près pareil ?

Les idées se bousculent et dansent dans l'esprit de Joséphine.

Après tout, ce n'est peut-être pas vrai ! Si c'était un mensonge de plus ? Mais dans quel but ? Non, May-Lise ne peut pas avoir inventé quelque chose d'aussi affreux. N'a-t-elle pas proposé à Joséphine d'être son amie ? Et elle affirme que c'est vrai, parce que sa mère l'a appris grâce à la femme de l'inspecteur de police... celle qui tient le téléphone à la poste... c'est-à-dire la mère de Karine.

Que reproche-t-on au papa de Hugo ? Qu'a-t-il fait de mal ?

Demain, elle essaiera d'interroger May-Lise, pour en savoir plus.



Le lendemain, May-Lise retrouve Bérit. Elles sont de nouveau ensemble. Ulla, comme toujours solitaire, va d'un groupe à l'autre. Elle est aussi froide et lointaine que les autres jours.

Bérit et May-Lise n'accordent pas un regard à Joséphine. Elle est inexistante à leurs yeux, comme si rien ne s'était passé hier..., comme si May-Lise ne l'avait jamais prise par la taille pour lui confier un secret...

Oh ! C'est à n'y rien comprendre ! Jamais Joséphine ne s'est sentie aussi perdue, abandonnée de tous. En classe, durant toute l'heure, elle observe sans cesse la jolie frimousse de May-Lise, mais celle-ci détourne la tête sans même répondre par un sourire. Quelle différence avec hier !

Un peu plus tard, dans la cour, Joséphine assiste à un spectacle que jamais elle n'oubliera : voltigeant telle un charmant papillon, May-Lise, avec Bérit sur ses talons, va de l'un à l'autre. La main devant sa bouche, elle chuchote quelques mots dans les oreilles complaisantes, tandis que Bérit surveille les environs.

Il en est ainsi pendant toute la récréation. Joséphine, de loin, pêche quelques mots de-ci, de-là : « ... c'est un secret..., surtout n'en parle à personne..., tu entends... »

Et May-Lise passe au suivant !

Le secret qu'on ne peut confier qu'à sa meilleure amie !

Gunnel traverse la cour. Impérieuse et insolente, elle mâche son chewing-gum. Par bonheur, elle est pressée, mais elle a le temps d'insulter Joséphine au passage.

— Tiens ! L'Anna ! Petite imbécile, va !

Joséphine erre comme une âme en peine : la récréation ne finira donc jamais !

Brusquement, elle se heurte à Karine :

— Bonjour, murmure celle-ci.

— Bonjour, répond timidement Joséphine.

Se retournant, elle cherche des yeux les nouvelles amies de Karine. Il n'y a personne.

— Joséphine, dit Karine, je voudrais bien être de nouveau ton amie.

— Et moi la tienne ! s'écrit Joséphine.

— C'était bête de ma part. Je regrette..., murmure Karine.

— Moi aussi.

— Pas tant que moi. Tu sais. Papa m'avait bien recommandé de tenir ma langue, mais quand j'ai vu que tu ne me croyais pas, ça m'a mise en colère et...

— Tu tiens toujours tes promesses ? s'informe Joséphine.

— Oui, bien sûr. Pas toi ?

— Oh !... Si.

Elles se promènent en silence. Puis Karine se risque :

— Joséphine, tu le sais maintenant ? Hugo... son papa...

— Oui, comme tout le monde. On le leur a dit, à tous.

— Ce n'est pas moi ! se défend Karine. C'est quelqu'un d'autre qui raconte l'histoire.

Joséphine acquiesce d'un signe de tête.

— Je suis contente que ce ne soit pas toi, murmure-t-elle. Et aussi que tu ne m'aies rien dit avant.

À nouveau, elles marchent en silence.

— Tu es vraiment l'amie de May-Lise ? demande soudain Karine.

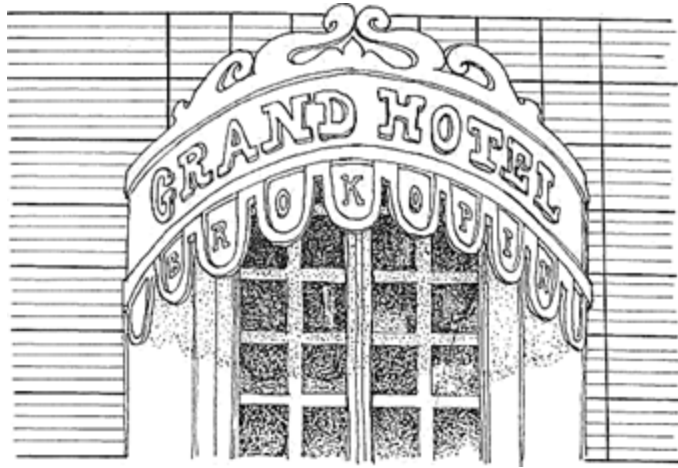
Joséphine ne répond pas.

— C'est vrai, dis ? insiste Karine.

— Non, répond Joséphine d'un ton bref.

— Tu es la mienne, alors ? Mon amie ?

— Oui.



UNE JOURNÉE EN VILLE

L'école est fermée aujourd'hui. Les salles de classe ont besoin d'un nettoyage à fond, et les élèves ont congé.

Papa-Père va en ville et, puisqu'elle est libre, il propose à Joséphine de l'accompagner. Il a plusieurs affaires importantes à régler, Joséphine en profitera pour se rendre chez le dentiste et chez le coiffeur.

Tous deux prennent l'autobus : l'arrêt se trouve juste en face du temple. La matinée est grise et froide. Et c'est bien agréable d'être assise à côté de Papa-Père, sur des sièges confortables, avec la campagne qui défile devant vos yeux.

Les toits, les arbres, les buissons, sont poudrés de givre ; le ciel est bas et, bien qu'il soit dix heures passées, les fenêtres des maisons sont encore éclairées. L'autobus aussi a allumé ses phares.

Au-dehors, la respiration des passants s'échappe en légère fumée de leurs lèvres, les vitres de l'autobus se couvrent de buée. Joséphine essuie la sienne avec son gant.

Le trajet dure une bonne heure. Si c'était plus long encore, Joséphine ne s'en plaindrait pas. C'est tellement amusant ! L'autobus s'arrête au centre de la ville, sur la place du Marché. Le dentiste n'est pas loin et Papa-Père y

conduit Joséphine. Mais il n'a pas le temps de l'attendre, elle se rendra seule chez le coiffeur, à deux pas de là.

Quand elle aura fini, il lui faudra revenir toute seule sur la place du Marché afin de retrouver Papa-Père dans le grand restaurant devant lequel ils sont passés. Joséphine ne risque pas de se tromper. Papa-Père lui a montré la grande porte, au-dessus de laquelle était inscrit en lettres d'or :

« Grand Hôtel »

— Nous nous y retrouverons et nous nous offrirons un bon petit repas avant de repartir. Tu pourras choisir un gâteau pour ton dessert, ou une glace si tu ne trouves pas qu'il fait trop froid, déclare Papa-Père.

Non, Joséphine estime qu'une glace convient parfaitement. Et ils se quittent après s'être donné rendez-vous au restaurant à une heure et demie.

— Si tu arrives la première, dit Papa-Père, installe-toi à une table et attends-moi. Tu pourras te commander un verre d'orangeade et quelques biscuits à grignoter, pour passer le temps.

Papa-Père quitte sa fille et, peu après, Joséphine passe dans le cabinet du dentiste. Elle n'a rien aux dents, pas la moindre petite carie. Le dentiste la félicite de se brosser aussi consciencieusement les dents et, pour la récompenser, lui donne une belle image qui représente un éléphant.

Enchantée, elle va de là chez le coiffeur où elle attend un moment. Mais ce n'est pas très long. Et comme les parents de Joséphine aimeraient qu'elle porte des cheveux longs, comme autrefois, il n'y a pas grand-chose à couper.

Aussi, Joséphine a-t-elle fini vers midi et demi... Elle dispose d'une grande heure avant de retrouver Papa-Père, mais comme elle ne possède pas de montre, elle ne s'en doute pas.

Le petit déjeuner est loin, Joséphine meurt de faim, aussi se dirige-t-elle tout droit vers le restaurant de la place du Marché.

« Grand Hôtel » est inscrit au-dessus de l'entrée, en lettres énormes. C'est là !

Elle entre. Un peu perdue, elle se trouve dans un hall immense, meublé de fauteuils de cuir imposants et profonds. Elle ne voit personne, hormis sa toute petite silhouette reflétée dans une glace gigantesque appliquée au mur.

Soudain, dans un coin de l'énorme salle, un homme se dresse, derrière une sorte de comptoir :

— Que cherches-tu, fillette ? s'informe-t-il avec un sourire.

— Je viens déjeuner ici avec mon père, répond Joséphine.

— Ah ! Bien ! Dans ce cas, je vais te conduire dans la salle à manger, ma petite, dit le gentil monsieur.



Et il emmène Joséphine dans une magnifique salle à manger, plus vaste que l'océan ! Des tables attendent, toutes dressées, couvertes de nappes blanches avec, sur chacune d'elles, un vase de fleurs... Au plafond pendent d'énormes lustres en cristal et, tout au fond, dans un angle, un homme assis devant un piano joue en sourdine.

L'ensemble est grandiose, imposant !

— Vois-tu ton papa ? demande le monsieur.

Il y a peu de monde : un couple, là-bas contre le mur... Un peu plus loin, un gros homme solitaire lit son journal, et Joséphine se rend compte que le monsieur qui la conduit croit que cet homme est son père.

— Mon papa est très maigre, dit-elle pour le détromper. Il n'est pas encore arrivé, mais il m'a recommandé de l'attendre.

— Ah bon ! réplique le monsieur.

Il va vers une jolie table, près du piano, garnie d'une petite lampe et d'un vase avec des œillets roses.

— Tu seras très bien, ici, dit-il en reculant une chaise afin que Joséphine puisse s'asseoir. Cette table te plaît ?

— Oh oui ! Merci, répond Joséphine. Papa a dit que je pouvais commander quelque chose à grignoter en l'attendant.

— Un instant, dit alors le monsieur.

Il va vers quelqu'un qui se tient un peu à l'écart et qui porte une veste blanche. Ce dernier se dirige aussitôt vers Joséphine et lui tend un grand carton.

— Le menu, mademoiselle, dit-il en s'inclinant.

Jamais Joséphine n'a vu un homme aussi beau. C'est un vrai prince de conte de fées avec des cheveux ondulés, admirablement peignés, un teint rose et des yeux bleu pâle. Moulé dans une veste blanche à boutons dorés, il semble étinceler quand il se penche pour allumer la petite lampe à abat-jour de soie rouge. Joséphine est subjuguée et ravie.

— Mademoiselle sait lire, je pense ? s'informe-t-il.

— Évidemment ! riposte Joséphine ramenée à la réalité.

À voix haute et distincte, elle épelle en détachant les syllabes :

— Grand-Hôtel Bro-ko-pin. Déjeuner... pain, beurre, trois hors... hors-d'œuvre... huit... cou-ron-nes ; virgule, zé-ro...

Gentiment, le prince de conte de fées l'interrompt :

— Oui, je vois, tu lis très bien, dit-il. Alors que préfères-tu ? Du pain et du beurre, ou des sandwiches tout préparés ?

— J'aimerais mieux ce qu'on n'a pas besoin de tartiner soi-même. Et papa a dit que je pourrai avoir une glace, aussi.

— Pour le dessert, naturellement ?

Joséphine approuve d'un signe de tête. Le garçon lui demande alors si elle préfère boire du lait ou de la limonade. Elle opte pour la limonade.

Le serveur disparaît et revient porteur de trois minuscules petits pains au jambon et d'une mini-bouteille de limonade. Joséphine engloutit le tout en moins d'une minute et elle a encore plus faim qu'avant. Aussitôt, le garçon réapparaît avec son menu. Joséphine lit gravement :

— Om... omelette aux é-pi-nards... so-le fri-te au beurre per... per-sil-lé..., foie de veau à la...

— À la ? Qu'est-ce que ça veut dire ? s'informe-t-elle. Si c'est bon, j'en veux bien.

— Pas d'omelette, ni de sole ?

— Si, j'en mangerai un peu aussi, déclare Joséphine après réflexion.

— Une omelette ou de la sole ?

— Les deux, bien sûr, décide Joséphine. Puisque c'est écrit sur la liste.

Ainsi, Joséphine dévore-t-elle une délicieuse omelette et un merveilleux poisson. Puis vient le « à la » qui ressemble à du simple foie de veau. Elle mange chaque fois la moitié du plat et garde l'autre moitié pour Papa-Père.

Pourquoi ne vient-il pas ?

Le prince charmant remplace la bouteille vide par une autre limonade. Il est splendide ! Tout ici est splendide !

C'est lui qui commande, donne des ordres, bouge les tables, change les nappes.

Joséphine examine les autres convives. Le gros homme est parti, une jolie dame l'a remplacé. Elle est assise, l'air malheureux devant un misérable petit verre de rien du tout. Pourquoi n'a-t-elle pas demandé un grand verre, comme celui de Joséphine ? Ce n'est pas juste.

Évidemment, le prince charmant ne s'occupe pas d'elle ; c'est un autre, un jeune homme parfaitement ordinaire, au teint pâle et aux cheveux plats. Un rustre qui n'est même pas capable de servir convenablement cette jolie dame. Joséphine en souffre pour elle. Si elle en parlait à son prince ? Il dirait son fait à ce nigaud ! Joséphine lui lance un regard noir. Puis elle reprend le menu :

Il y a aussi des crêpes. Son plat favori ! Sur-le-champ, elle en commande à son prince.

— Tu ne finis pas les autres plats avant ? remarque-t-il. Tu en laisses chaque fois la moitié.

— C'est pour Papa-Père, évidemment. Il va bientôt arriver, explique Joséphine.

— Ah ! Je vois, marmonne le prince. Bon ! Je vais en toucher un mot au maître d'hôtel.

Le maître d'hôtel ? Qui est-ce ? Encore quelqu'un qui travaille pour le prince ?

Et la pauvre jolie dame ? Personne ne lui apporte rien, alors que son petit verre est presque vide. Elle n'a même pas une bouteille sur sa table, tandis que Joséphine en a deux sur la sienne. Peut-être devrait-elle offrir un peu de limonade à cette dame si triste ? Joséphine lance un regard de détresse vers l'homme qui joue du piano, mais elle n'aperçoit que son dos. La dame, de sa place, peut le voir de face... À en juger par sa mine, il ne doit pas être bien agréable à regarder. Pourtant il joue bien. La dame fume, fume sans arrêt. La pauvre, il faut bien qu'elle s'occupe !

Joséphine, en revanche, est radieuse. Voilà le prince qui arrive avec des crêpes et de la confiture de fraises. Mais elle n'en oublie pas la dame pour cela et, tout bas, conseille au prince de lui apporter quelques crêpes, avec un verre de limonade.

— Je ne suis pas chargé de cette rangée de tables, répond-il avec un sourire.

— Mais..., elles ne sont pas toutes à vous ?

Joséphine est très surprise.

— Je ne pourrais pas m'en occuper, il y en a trop. Je n'aurais pas le temps, explique-t-il.

Évidemment. Peut-on demander à un prince de penser à tout le monde ? Mais c'est triste pour la dame.

Les crêpes sont exquis. Joséphine vide le plat. Tant pis ! Il y en aura certainement d'autres pour Papa-Père. Elle en mangerait bien une ou deux de plus ; c'est extraordinaire ce que déjeuner au restaurant vous ouvre l'appétit ! Elle jette encore un coup d'œil sur le menu, au cas où il resterait un plat auquel elle n'aurait pas goûté. Mais oui ! Il y en a encore beaucoup...

— « Jam-bon brai-sé à-la »... Ça, elle a dû en manger. Bœuf... encore à-la... Trui-tes... Des beignets aussi, ce qui est bien tentant ! Mais ce serait peut-être trop. Mieux vaut demander au prince si elle a le droit d'échapper aux truites et au homard...

Oui : Joséphine n'est pas obligée de goûter à tout ce qui est inscrit sur le menu. Rassurée, elle commande quelques beignets.

— Tu ferais peut-être mieux d’attendre que ton papa soit là, suggère-t-il.

— Mon père a dit que je devais grignoter en l’attendant, répond Joséphine avec dignité. Et j’ai mangé ma part de tous les plats.

Le prince lui apporte des beignets avec la même délicieuse confiture de fraises ; elle commande une troisième bouteille de limonade. Manger donne soif. Et les beignets disparaissent, ainsi que la confiture.

Joséphine n’en peut plus. Peut-être a-t-elle un peu trop mangé !

La limonade ne descend plus. Joséphine, à nouveau, contemple la jolie dame. Après tout, elle a probablement trop mangé, elle aussi, et c’est pour cela qu’elle se contente d’un si petit verre... Cette idée n’était pas venue à Joséphine auparavant. C’est pourquoi, quand le prince revient, elle s’informe :

— Est-ce que je pourrais avoir un tout petit verre de poupée, comme la dame, là-bas ?...

Quand, enfin, Papa-Père arrive, il aperçoit Joséphine, assise, l’air songeur, un verre à liqueur entre les doigts.

— Je croyais que tu ne viendrais jamais ! Je t’ai attendu... attendu..., se plaint-elle.

— Et moi je t’ai cherchée partout... partout, répond-il.

— Mais nous devons nous retrouver ici, au Grand-Hôtel !

— Oui, mais au snack-bar. Pas dans la salle du restaurant. Le snack est juste à côté.

— Tu avais dit : le Grand-Hôtel.

— Oui, parce que le snack fait partie de l’hôtel. Peu importe d’ailleurs, je t’ai retrouvée, c’est le principal. Ma pauvre Joséphine, as-tu au moins grignoté quelques biscuits en m’attendant ?

Avec un grand sourire, Joséphine lui tend le menu :

— Ils m’ont permis de ne pas manger la truite et le homard, explique-t-elle. Ça ne les a pas vexés.

Abasourdi, Papa-Père prend la carte. Ses regards vont du menu aux plats qui jonchent la table : une moitié d’omelette, une demi-sole, un reste de foie, quelques beignets...

— J’ai gardé tout ça pour toi, dit généreusement Joséphine. Mais je n’ai pas encore commandé ma glace. Je voulais que tu sois là.

Papa-Père éclate de rire :

— Joséphine, tu es unique ! dit-il en se tamponnant les yeux. Tu vas me ruiner ! Mais tant pis, le jeu en vaut la chandelle ! As-tu vraiment encore un peu de place pour une glace ?

Oh oui ! La place ne manque pas, elle en est sûre. Papa-Père, alors, s'adresse au prince de conte de fées et au maître d'hôtel qui les a rejoints :

— Ma petite ogresse de fille désire une glace à la vanille. Est-ce possible ?

Joséphine, cramoisie, tire doucement Papa-Père par la manche. Que vont-ils tous penser d'elle ?

Mais non, ils sourient, et le prince déclare que « servir Mademoiselle a été un réel plaisir ».

Ce qui la fait se rengorger.

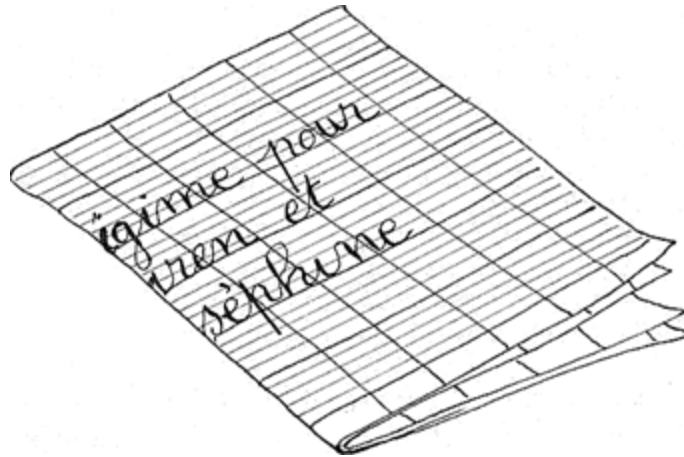
Papa-Père a un drôle de nom pour le prince : il l'appelle « garçon » !

Et, figurez-vous qu'il n'admire pas du tout la jolie dame. Il la juge trop maquillée et il ne la croit pas non plus malheureuse.

Finalement, Papa-Père reconnaît que Joséphine a eu raison de s'installer dans cette magnifique salle à manger. C'est mieux que le snack. Et plus drôle, ajoute-t-il.

Quand ils s'en vont, le maître d'hôtel et le prince s'inclinent sur leur passage. Le prince leur tient même la porte à tambour. Dans le hall, le monsieur du comptoir les aide à enfiler leurs manteaux. Tous souhaitent les revoir bientôt.

Ils reprennent l'autobus. La nuit tombe. Le long de la route obscure, les petites lumières des fenêtres clignotent amicalement et des milliers d'étoiles scintillent dans le ciel sombre.



SANS HUGO, LA VIE EST BIEN DIFFICILE...

L'école entière sait à présent que le père de Hugo est en prison. Tous les élèves en parlent et chuchotent entre eux. Certains même expriment leur opinion à haute et intelligible voix, Gunnel par exemple :

— Je le savais ! Je le savais ! clame-t-elle à tous les échos, jouissant ouvertement de la situation.

— Comment le savais-tu ? Qui te l'avait dit ? interroge l'une de ses admiratrices.

— Oh ! Il cachait quelque chose ! Ça se voyait à l'œil nu. Je l'ai senti tout de suite.

Sûre de l'impunité, Gunnel devient positivement infernale.

— Il ne reviendra plus jamais à l'école, c'est évident, poursuit-elle. Nous n'en voulons plus ici. D'ailleurs, personne ne lui parlerait... sauf cette gourde d'Anna, naturellement.

— Ma mère me le défendrait, c'est sûr, renchérit Bérit, toujours aussi nette et soignée.

— La mienne aussi, piaule May-Lise.

Le groupe entier approuve. Qui voudrait être vu en compagnie d'un garçon dont le père est en prison !

Ce matin, avant la première heure de classe, les élèves attendent dans la cour. Il a plu toute la nuit, le ciel est couvert, le sol encore mouillé et le jour à peine levé. Joséphine franchit la porte de l'école, et aussitôt, les yeux de Gunnel se durcissent :

— Anna-la-dinde a perdu son dindon ! hurle-t-elle d'une voix suraiguë.

Un éclat de rire général accueille ce trait d'esprit, et tous de vociférer en chœur :

— Anna-la-dinde, Anna-la-dinde, qui a perdu son dindon...

Ce n'est ni très malin, ni réellement méchant, mais Joséphine reçoit le choc et en reste comme paralysée, clouée sur place. Elle ne sait où aller et se sent totalement impuissante, sans défense. Debout, elle jette des regards anxieux autour d'elle, ce qui, bien entendu, n'arrange rien. Les plus pacifiques eux-mêmes s'excitent et hument l'odeur du sang.

— Anna Gray, le temps est au gris ! piaille un petit garçon, tranquille et neutre d'habitude.

Il joue sur les mots.

— Un jour gris, Anna Gray...

— Il fait un peu plus gris tous les jours, risque une fillette. Pas étonnant, avec une Gray à l'école !

Gunnel, silencieuse, écoute. Ses yeux perçants vont de l'un à l'autre, rencontrant des regards qui quêtent son approbation. De sa seule présence émane une sorte de méchanceté diabolique qui galvanise les natures les plus paisibles.

Tranquille, elle attend son heure, l'instant où elle portera le dernier coup. Le reste n'est qu'un hors-d'œuvre.

— Elle a même des gants gris, piaule May-Lise.

— Très juste, approuve Gunnel en appuyant sur les mots.

Les yeux mi-clos, elle s'approche de Joséphine. Terrifiée, celle-ci veut prendre la fuite, mais ses jambes lui refusent tout service, elle ne parvient pas à courir.

Gunnel fonce sur elle :

— Anna-la-dinde, ça ne te suffit pas de t'appeler Gray ? Il te faut des gants gris par-dessus le marché. Donne-les-moi !

Les rires se sont tus, le silence règne dans la cour, l'instant décisif approche.

— Donne-les.

Joséphine résiste de son mieux, mais Gunnel, plus forte, lui arrache ses gants. Triomphante, elle les agite au-dessus de sa tête et recueille quelques applaudissements. Puis elle les lance dans une flaque d'eau et les piétine.

Comment ose-t-elle ? Inquiets, les enfants reculent. Que va-t-elle faire, et comment cela finira-t-il ?

Les gants ruisselants à la main, Gunnel marche sur Joséphine :

— Tiens, je te les rends. Prends-les ! glapit-elle, cinglant le visage et les mains de Joséphine avec la paire trempée.

Médusée, celle-ci ne se défend plus. Elle ne comprend pas ce qui lui arrive.

— Ne touche pas à Joséphine, espèce de brute !



Violamment tirée en arrière, Gunnel perd l'équilibre et tombe assise au beau milieu de la flaque d'eau.

C'est Hugo, droit et fort comme la Vie elle-même, Hugo dans sa grande pèlerine cirée noire, Hugo avec sa culotte trop longue, ses cheveux hérissés et ses extraordinaires yeux bleus.

Un flot de paroles sort de sa bouche, et Gunnel, foudroyée, reste assise dans sa mare.

— C'est la place qui te convient. Restes-y, méchante fille, misérable épouvantail à moineaux. S'attaquer lâchement à de plus petits qui ne peuvent pas se défendre, les frapper, c'est honteux... horrible. Ça ne tourne vraiment pas rond dans ta tête. Tu es cinglée, non ?

Un silence de mort accueille ces paroles véhémentes. Tous les regards sont tournés vers Hugo ; les visages moqueurs et triomphants l'instant d'avant, sont troublés tout à coup.

Gunnel reprend peu à peu ses esprits. Elle sort de sa flaque, le derrière trempé, mais décidée à ne pas céder sans lutte. Debout, elle toise Hugo ; cependant, la conviction n'y est pas.

— Je te méprise ! dit-elle, les dents serrées, le regard fuyant. Toi, avec ton père en prison !

Une exclamation étouffée part de l'assistance. Rien d'autre ne trouble le lourd silence.

Un léger nuage obscurcit le visage de Hugo. Ses yeux si bleus étincellent au point que Gunnel, ne pouvant supporter leur éclat, détourne la tête.

— C'est vrai, il est en prison, ton père, hein ?

— Oui, répond Hugo avec calme.

Et, élevant la voix :

— Savez-vous seulement pourquoi ? Parce qu'il s'est battu, tout simplement. Il a corrigé un type trop sûr de lui qui embêtait les autres et voulait faire la loi. Frapper les plus faibles qui ne peuvent pas se défendre, c'est facile et moins risqué. J'en connais qui peuvent s'estimer heureux de s'en tirer avec seulement un derrière mouillé !

L'assistance applaudit ; les enfants rient à gorge déployée, et leur gaieté contagieuse gagne la cour entière. C'est la détente.

Un cercle joyeux entoure Hugo et l'accompagne en triomphe jusqu'à la salle de classe. Calme et serein, il reprend sa place à côté de Joséphine.

M^{lle} Sund l'accueille avec un grand sourire :

— Bienvenue à toi, Hugo, dit-elle. Tu nous as terriblement manqué, à tous, sais-tu.

— Vraiment ? répond Hugo l'air très surpris, même s'il ne l'est pas, au fond.

M^{lle} Sund envoie Edwin Petersson acheter des gâteaux secs que les enfants grignoteront pendant qu'elle leur lira une histoire, ceci pour fêter le retour de Hugo.

La journée se poursuit gaiement.



Joséphine a longuement décrit à Karine les fastes de son repas au restaurant. À la maison, bien sûr, elle a tout raconté à Maman et à Mandy, mais en parler à Karine, c'est bien plus drôle car celle-ci écoute avec sérieux, enregistre et sait apprécier à sa juste valeur le plaisir raffiné que procure semblable aventure. Maman et Mandy se contentent de rire, sans comprendre !

Karine est formidablement impressionnée ; elle veut tout savoir : le tapis, les lustres de cristal, les grandes glaces...

— Un palace ! Tu as été dans un vrai palace, Joséphine !

C'est évident, bien que Joséphine ne s'en soit pas aperçue sur le moment.

— Ils t'ont vraiment laissé manger de tout ? murmure Karine avec envie.

— Oui, et le plus beau, c'est que tu n'as pas besoin de finir ce que tu n'aimes pas. Tu peux le laisser dans ton assiette, ils ne disent rien.

— Je ne peux pas le croire !

— Eh bien, c'est comme ça tout de même. Ils ont été gentils... si tu savais ! J'ai eu des crêpes, avec de la confiture de fraises et des beignets. Une glace aussi...

Karine est rêveuse.

— Ça devait ressembler à la réception de M. Svensson pour son anniversaire, quand il a eu cinquante ans. Ça devait être aussi beau. Je n'étais pas invitée, mais Papa et Maman y sont allés, et ils en ont parlé pendant longtemps...

Et Karine d'ajouter d'un air navré :

— Jamais ils ne me permettront de manger autant. Maman prétend qu'il faut « soigner sa ligne ». Elle surveille mes repas. Ta mère aussi, je pense ?

— Non.

— Tu as bien de la chance ! reprend Karine. J'espère que ça ne t'empêchera pas de te marier. Maman dit que les jeunes filles doivent faire très attention de ne pas grossir... ; on appelle ça « se mettre au régime ». Maman suit un régime, et pourtant, elle est mariée.

Joséphine écoute de toutes ses oreilles ; c'est tout à fait nouveau pour elle. Pourquoi ne l'a-t-on jamais instruite de questions aussi importantes ? C'est qu'elle est bien décidée à se marier un jour, elle aussi.

— Un régime, ça permet de manger quoi ?

— Le moins possible, sans jamais oublier de surveiller sa ligne.

C'est terrible ! Jamais Joséphine n'a songé à « sa ligne ». Avec tout ce qu'elle a englouti au restaurant, elle a bien mal commencé son régime.

L'imagination aidant, elle revoit le gros homme assis devant sa petite table : voilà ce que l'on devient quand on va au restaurant.

— Karine, est-ce que je suis trop grosse ? demande-t-elle anxieusement.

Karine considère longuement Joséphine, passe un bras autour de sa taille et, d'un air attentif et sérieux, palpe le ventre de son amie. Plus l'examen se prolonge, plus Joséphine sent croître ses inquiétudes.

— Alors ? insiste-t-elle.

— Un peu trop..., peut-être.

— Ça veut dire que je ne pourrai pas me marier ?

— Oh ! Si tu te mets tout de suite au régime, ça pourra s'arranger. Il paraît que c'est plus facile quand on est plusieurs à suivre le même régime. Maman voudrait bien que Papa se mette à la diète, comme nous, mais il ne veut pas en entendre parler.

En son for intérieur, Joséphine évalue les chances qu'elle pourrait avoir d'entraîner sa famille sur la voie des restrictions alimentaires. Hélas, elles sont minces. Après tout, seule Mandy, au presbytère, est vraiment grosse. Mais elle ne peut pas être autrement... sinon ce ne serait plus Mandy.

Papa-Père et Maman sont maigres. Pas une once de graisse. Et jamais ils ne se mettront au régime uniquement pour faire plaisir à Joséphine. Non. Reste Karine, qui acceptera sûrement de l'aider.

— Heureusement que tu m'en as parlé, dit-elle. Mettons-nous tout de suite au régime, toi et moi. Que faut-il faire ?

— Avant tout, décider du régime à suivre, c'est le plus important, déclare Karine avec autorité.

Elle arrache une page de son cahier de brouillon, s'installe à sa table et mâchonne le bout de son crayon.

— Il faut établir des règles strictes.

Joséphine approuve gravement.

— Des règles secrètes, n'est-ce pas ?

Oui, Karine estime que c'est plus prudent. Sinon, les autres filles les imiteront, Bérit et May-Lise par exemple. Et elles n'y tiennent pas du tout.

— Qui écrit ? Toi ou moi ?

— Toi. Tu as une plus jolie écriture.

— Tu crois ?

Secrètement flattée, Karine prend son crayon, s'installe, passe la langue sur ses lèvres et commence à écrire. Chaque règle est sérieusement discutée avant d'être définitivement formulée. La liste finale est ainsi rédigée :

- 1) Pas plus de neuf sandwiches par jour.
- 2) Ne pas manger plus de trois plats au dîner, sauf si l'on a vraiment faim.
- 3) Le matin, manger un sandwich à la place du porridge.
- 4) Pas plus de quatre pommes de terre par repas.
- 5) Exceptionnellement, on aura le droit de manger de tout à Noël, aux anniversaires, pendant les fêtes de famille et tous les dimanches.
- 6) Ne pas abuser de crèmes, de bonbons et de sucreries. Un seul paquet de chewing-gum par jour.
- 7) Le soir, lait et sandwiches.
- 8) Le régime commence demain, mercredi 21 novembre.
- 9) Faire une grande promenade une fois par mois. Si possible une fois par semaine.

Très fières, elles relisent leur œuvre.

Joséphine emporte la feuille chez elle afin de la recopier. Toute la soirée, devant sa table, elle peine et s'efforce d'écrire aussi bien que Karine. Quand elle a fini, elle plie la feuille et la range dans le fond de son armoire avec ses trésors... le menu du restaurant entre autres.

Songeuse, elle réfléchit, le menu dans une main, le régime dans l'autre. Puis, reprenant son crayon, elle griffonne quelques lignes au bas de la page : une règle de plus, un engagement secret que personne ne doit connaître, pas même Karine.

— Si je vais encore au restaurant, je supprimerai l'omelette et le poisson. J'aurai seulement droit aux crêpes et aux beignets.



HUGO ET JOSÉPHINE

En hiver, il fait nuit très longtemps en Suède. Le jour se lève tard. Cela n'empêche pas Hugo d'arriver de bonne heure au presbytère. Il prend son petit déjeuner dans la cuisine avec Mandy et Joséphine. Puis tous deux partent pour l'école. Papa-Père en a décidé ainsi, afin que Joséphine ne fasse pas la route toute seule dans l'obscurité, et aussi parce que Hugo, qui vient de loin à travers la forêt, est réellement affamé quand il arrive au presbytère.

Parfois, il rentre de même le soir avec Joséphine et avale une bonne tasse de chocolat chaud avant de retourner chez lui.

Au presbytère, tout le monde aime Hugo, Mandy surtout. Il arrive le matin, les joues rougies par le vent, avec ses cheveux en bataille et ses culottes trop longues. Il apporte avec lui l'odeur de la forêt, des bruyères et des pins résineux ; c'est une bouffée d'air frais qui pénètre dans la cuisine.

Hugo est un oiseau matinal. Seule, Mandy est levée lorsqu'il arrive au presbytère. Il va chercher du bois, allume le feu, bricole çà et là. Souvent, il offre à Mandy un bonhomme ou un objet quelconque qu'il a taillé dans le bois, chemin faisant.

Ses amis du presbytère s'aperçoivent de plus en plus qu'il n'est pas un garçon comme les autres. Hugo est une personnalité, un être à part, une

force de la nature qui, par un hasard providentiel, partage provisoirement la vie des écoliers de son âge.



Ce matin, le jour n'est pas encore levé. Hugo arrive muni d'une lanterne. Joséphine et lui partent pour l'école dans l'obscurité. Ils cheminent en silence. Pas un bruit autour d'eux. De chaque côté de la route, les arbres se dressent, hauts et sombres. Le ciel est noir, Hugo marche et balance sa lanterne dont les rais lumineux font briller les troncs encore mouillés et miroiter les flaques d'eau éparses.

Il parle à Joséphine des êtres mystérieux qui peuplent les bois et s'y cachent. Mais, avec lui, elle n'a pas peur. N'appartient-il pas à toute une lignée de charbonniers, d'hommes qui vivent et travaillent dans les bois ? Rien de ce qu'il s'y passe ne lui est étranger. Il est l'ami de tous les habitants de la forêt.

Joséphine se sent en sécurité, même si elle croit apercevoir, flottant entre les arbres, les longs cheveux d'une nymphe des bois..., à moins que ce ne soit simplement les rayons lumineux de la lanterne que tient Hugo.

Soudain, celui-ci déclare :

— J'ai reçu une lettre de mon père. Ils ont mis des rideaux neufs aux fenêtres de la prison. Blancs, avec des raies rouges et bleues... très jolis, paraît-il.

Surprise, Joséphine ne sait que répondre. On dirait que loger en prison est la chose la plus naturelle du monde.

Hugo, à présent, parle de son père :

— Il reviendra chez nous pour Noël, ce n'est plus très long. Mais il n'ira plus travailler à la ville, c'est sûr. Un charbonnier, c'est fait pour la forêt... pas pour l'usine, tu comprends ?

Armé de sa lanterne, il balaie le mur sombre des arbres qui bordent la route.

— La forêt, c'est quelque chose qui vous tient, reprend-il. Il ne faut pas la quitter, sinon n'importe quoi peut vous arriver. Je sais bien, moi, que ce

n'était pas de sa faute... un accident peut arriver au meilleur des hommes. Ton père aussi est de cet avis. Il me l'a dit.

— Papa-Père ?

Joséphine est stupéfaite :

— Qu'a-t-il à voir dans cette affaire ?

— Il s'en occupe. Et même très bien !

Et Hugo de raconter que le jour où Joséphine et son père sont allés en ville, celui-ci s'est rendu à la prison pour voir le papa de Hugo. Ensuite, il a pris un café avec Hugo et sa mère.

Ainsi, Hugo était en ville ce même jour, et Joséphine n'en savait rien ! Papa-Père n'avait pas dit un seul mot à ce sujet. Voilà ce qu'il faisait pendant que Joséphine était chez le dentiste et chez le coiffeur. Et c'était à cause de cela qu'elle avait attendu si longtemps au restaurant !

Ce qui signifie que, sans le dire, Papa-Père connaît très bien Hugo. Joséphine non plus, d'ailleurs, n'a guère parlé de lui à la maison. Au début, ils arrivaient tellement en retard à l'école qu'elle a jugé prudent de se taire. À plus forte raison depuis que son père est en prison. Elle a pensé qu'on lui défendrait peut-être de voir Hugo. Quelle bêtise de sa part ! Et comme c'était mal connaître Papa-Père !

Soulagée d'un grand poids, elle ne peut s'empêcher de rire à la pensée que Papa-Père et elle partageaient le même secret.

Hugo est joyeux ce matin. Il parle sans cesse du retour de son père à Noël, et de ce qu'ils feront ensemble. Il balance sa lanterne et la fait admirer à Joséphine. Elle a appartenu à son grand-père, puis à son père. Maintenant, elle est à lui, Hugo.

— Mon père me l'a donnée, c'est écrit dans sa lettre. Je peux m'en servir tous les jours pour aller à l'école ! déclare-t-il fièrement.



Aujourd'hui, 9 décembre, c'est la Sainte-Anna. Joséphine ne s'en doute pas pour la bonne raison que, chez elle, personne ne songe à célébrer ce

jour, puisqu'elle refuse le nom d'Anna. Les Joséphines sont fêtées le 21 août.

Elle se rend donc à l'école, sans rien soupçonner.

Au moment d'entrer dans la salle de classe, Joséphine reçoit un choc ! Elle pâlit, puis devient toute rouge.

Au beau milieu du tableau noir, la maîtresse a dessiné une guirlande de fleurs qui entoure un nom écrit à la craie rouge, en grandes lettres majuscules : ANNA..., ce nom horrible qui la poursuit.

Rien d'étonnant à cela. M^{lle} Sund célèbre ainsi chaque fête, mais l'idée qu'elle ferait de même un jour pour Anna n'est jamais venue à l'esprit de Joséphine. Elle sait à présent ce qui l'attend et en frémit d'avance.

Le premier dimanche de l'Avent vient de s'écouler et les petites bougies sont encore posées devant chaque pupitre. Celle de Joséphine se dresse dans un joli support en faïence, celui de Maman quand elle était petite. Joséphine l'adore.

La maîtresse demande aux enfants d'allumer chacun leur bougie, et elle-même allume les quatre chandeliers qui entourent le minuscule arbre de Noël posé sur l'harmonium. Telle est la coutume en Suède, durant la première semaine de l'Avent.

Après quoi, assise devant l'harmonium, elle demande à toute la classe de chanter « Mon beau sapin », un air que Joséphine connaît bien, car elle le chante au temple, avec Papa-Père. Mais aujourd'hui, elle reste muette, pétrifiée à la vue de cet affreux nom affiché sur le tableau noir. Terrorisée aussi à la pensée de ce qui va suivre.

Le chant fini, M^{lle} Sund frappe dans ses mains :

— Levez-vous tous, dit-elle.

Un remue-ménage s'ensuit. Tous les élèves sont debout.

— Avant de nous mettre au travail, nous allons pousser trois hourras en l'honneur de celle dont c'est aujourd'hui la fête.

Joséphine sent tous les yeux braqués sur elle. Leurs regards la transpercent comme autant d'aiguilles plantées partout, dans ses bras, ses jambes, ses paupières, ses joues... C'est pire que tout ce qu'elle a subi jusqu'à présent à l'école.

Les yeux de la maîtresse, surtout, sont insoutenables. Joséphine sent ses joues devenir brûlantes. Elle ne relèverait pas la tête pour un empire, de peur de rencontrer ce regard amical.

M^{lle} Sund annonce de sa voix la plus gaie :

— Anna Gray. Trois hourras pour Anna. Pour lui souhaiter bonne fête.
Hip ! Hip !...

— Hourra ! Hourra ! Hourra ! vocifère la classe.

Puis se fait un grand silence. Tout le monde attend.

C'est au tour de la personne fêtée de saluer, sourire et remercier l'assistance.

Mais Joséphine ne bouge pas.

— Eh bien, Anna, ma chérie, que nous dis-tu ? reprend M^{lle} Sund avec un sourire encourageant.

Joséphine sent monter en elle une colère folle. Elle est furieuse. Pourquoi cette comédie ? De quoi se mêle-t-on ? Les fêtes ou les anniversaires sont des affaires privées qui ne regardent personne.

Le visage fermé, le menton provocant, elle relève la tête et son regard noir fait le tour de la classe avant de rencontrer celui de l'institutrice.

— Mon nom n'est pas Anna, dit-elle d'une voix dure.

Surprise, M^{lle} Sund insiste :

— Mais si, voyons, c'est bien ton nom.

— Non ! tranche Joséphine d'un ton net.

Un murmure désapprobateur court parmi les élèves. Soudain, une voix domine la rumeur générale : celle de Hugo.

— Non, elle ne s'appelle pas Anna. Son nom est Joséphine, vous le savez aussi bien que moi.

— Elle s'est choisi ce nom, mais ce n'est pas le vrai ! crie la voix perçante de Bérít.

— Avoir un nom et en prendre un autre qui vous plaît mieux, ça ne fait de mal à personne, persiste Hugo. Je n'y vois aucun inconvénient.

— Si, il y en a, riposte Bérít piquée au vif. Le nom de baptême, c'est le vrai nom. Elle a été baptisée Anna et pas Joséphine.

Hugo éclate de rire :

— Tu en as de bonnes ! Si c'était une affaire de baptême, eh bien, je n'aurais pas de nom du tout et je voudrais bien voir celui qui oserait venir me dire en face que je ne m'appelle pas Hugo !

Debout, solide, assuré, Hugo défie du regard tout adversaire éventuel.

Un silence absolu règne dans la classe. Une bougie crépite ; pas un murmure ne se fait entendre.

La tête haute, Joséphine sourit. Et soudain, M^{lle} Sund se met à rire. D'un pas rapide, elle va au tableau, efface le nom d'Anna dans sa garniture fleurie et, armée de la craie rouge, elle écrit en grosses lettres nettes et élégantes :

JOSÉPHINE.

Nouveaux murmures parmi les rangs, approbateurs cette fois. Seule, la voix pointue de Bérit émet une note discordante, mais elle demeure faible :

— Oui..., mais Joséphine n'est pas son vrai...

La maîtresse l'interrompt :

— Hugo a entièrement raison, dit-elle lentement. Peu importe le nom que l'on porte. Qu'il soit joli et agréable à prononcer dépend de l'image que nous en donnons. À nous de lui faire honneur.

Satisfaite de son discours, M^{lle} Sund se rassied, mais Hugo lève la main :

— Il n'y a pas grand-chose de vrai dans ce que vous dites, mademoiselle : c'est le genre de salades que les parents racontent à leurs gosses pour leur clouer le bec et leur apprendre à se tenir tranquilles.

— Vraiment ? Les enfants n'ont pas besoin d'apprendre à bien se conduire, à ton avis ? demande M^{lle} Sund.

— Peut-être que oui, peut-être que non, je ne sais pas. Mais leur en rabâcher les oreilles, ça ne sert à rien. En tout cas, si je devais m'entendre appeler autrement que Hugo, il y aurait de la bagarre, j'aime autant vous le dire.

Voilà ! La question est réglée en ce qui concerne Hugo. Il se rassied et ouvre son livre. Le reste de la classe s'agite, ne sachant trop que penser. Les bougies grésillent. M^{lle} Sund toussote. Elle regarde Joséphine, demande à Hugo de fermer son livre et de se lever comme les autres, réclame le silence et déclare :

— Avant de nous mettre au travail, je pense que nous devrions acclamer Joséphine. Ce n'est pas son jour de fête, mais puisque celui-ci tombe au mois d'août, en période de vacances, profitons de l'occasion et fêtons-la aujourd'hui, à l'avance. Je propose trois hourras pour Joséphine.

— Hourra ! Hourra ! Hourra ! clame la classe entière d’une seule voix.
Joséphine sourit, salue et remercie comme il se doit.

À partir de ce jour, elle est Joséphine pour tous. Une longue et rude bataille se trouve ainsi gagnée. Joséphine, ou plus exactement, Hugo et Joséphine, en sont les vainqueurs.



LE JOUR DES LUCIES

À l'école, les enfants préparent leur fête de Noël. Hugo et Joséphine n'ont plus une minute à eux. De nouveaux chants doivent être appris et répétés. Hugo a coupé un beau sapin et, avec l'aide de Joséphine, l'a traîné jusqu'à l'école. Puis il a fallu le décorer, y suspendre bonbons et papillotes, suivant les conseils de M^{lle} Sund.

Le temps passe vite au milieu de tous ces préparatifs, et le 13 décembre arrive à grands pas.

Le 13 décembre est un jour de fête très attendu celui où, dans la longue nuit, les jeunes filles, en Suède, se promènent coiffées d'une couronne de bougies allumées. On les appelle « les Lucies ».

— Il nous faut choisir notre Lucie, déclare un matin M^{lle} Sund.

Rouge et décoiffée, elle paraît aussi émue et excitée que les enfants, et supporte sans la moindre irritation le bruit qui l'entoure.

Joséphine se demande comment elle a pu se tromper au point d'imaginer que M^{lle} Sund n'était pas une vraie maîtresse d'école. À présent, elle n'en changerait pour rien au monde.

L'institutrice considère longuement ses élèves :

— Oui, reprend-elle, il est temps de choisir notre Lucie...

Et ses regards se posent sur Joséphine :

— Je vous propose Joséphine, à cause de ses longs cheveux blonds. Qu'en pensez-vous ?

Joséphine, écarlate, n'ose pas lever les yeux. Ce n'est pas possible. Elle n'y croit pas. M^{lle} Sund l'a proposée !

La classe reste silencieuse, un instant seulement. Puis des voix s'élèvent, les commentaires fusent. La gorge serrée, Joséphine écoute les objections qui deviennent de plus en plus nombreuses. D'autres noms sont lancés :

— Anne-Marie... May-Lise...

— Non, Ruth...

— Bérit... Christine... Maria-Ann...

Impossible de se mettre d'accord, mais il n'est plus question de Joséphine. L'agitation est à son comble.

M^{lle} Sund frappe sur son bureau :

— Du calme. Silence ! s'écrie-t-elle. Je vous ai dit ce que je pensais, mais puisque vous n'êtes pas tous de mon avis, nous allons voter.

Elle distribue de petits bouts de papier sur lesquels chacun inscrira le nom de son choix.

Le cœur de Joséphine bat à grands coups, ses joues sont brûlantes. Mais comme l'institutrice passe devant elle pour ramasser les billets, Joséphine sent une main amicale lui caresser les cheveux. Ses yeux rencontrent ceux de M^{lle} Sund qui sourit, et aussitôt elle se sent mieux.

Il n'est guère difficile de deviner qui gagnera ! Ce sera sûrement May-Lise. Elle est capricieuse, futile, mais si jolie... C'est la plus jolie de la classe, avec ses cheveux bouclés et ses grands yeux.

Chacun écrit le nom qu'il a choisi et plie son bulletin. L'institutrice passe dans les rangs, et recueille les votes dans un chapeau...

Assise à son bureau, M^{lle} Sund étale les bulletins devant elle, les déplie un à un et forme de petits tas : un pour chaque nom.

C'est palpitant, terriblement angoissant ! Qui aura le plus gros tas ?

Joséphine parie pour May-Lise, tandis que l'institutrice compte.

M^{lle} Sund a fini : l'excitation est à son comble.

C'est May-Lise qui l'emporte : une voix de plus que Ruth. Joséphine applaudit... une seule voix, la sienne peut-être !

Nombreux sont les mécontents : Hugo par exemple. Les sourcils froncés, il tape du poing sur son pupitre :

— Ce n'est pas juste !

À la récréation, Joséphine apprend qu'Edwin Petersson et Hugo, tous deux, ont voté pour elle. Avec M^{lle} Sund, cela fait trois. Ce n'était pas suffisant pour gagner, mais aux yeux de Joséphine, ces trois voix valent plus que toutes les autres réunies.



La nuit qui précède la fête, Joséphine, incapable de dormir, se lève et se relève sans cesse afin de s'assurer que toutes ses affaires sont prêtes pour le lendemain, soigneusement rangées dans sa petite valise : la longue chemise blanche et les deux bougies. Car Joséphine est l'une des demoiselles d'honneur de la Lucie. Celles-ci sont toujours vêtues de blanc et tiennent deux bougies. Puis il y a sa contribution à l'arbre de Noël, paquet scellé de cachets de cire rouge. Joséphine le palpe anxieusement. N'a-t-elle rien oublié ? Impossible de l'ouvrir sans briser les cachets... Tant pis ! Mieux vaut vérifier une fois encore que tout y est.

Rien ne manque. Voici le joli petit cochon porte-bougie en faïence. Joséphine le prend et le considère longuement :

— Chez qui iras-tu demain ? murmure-t-elle, en repliant le papier de soie.

Puis elle allume une bougie et répand de grosses gouttes de cire rouge sur le dessus du paquet. C'est amusant au possible. Demain, elle aidera Papa-Père à cacheter tous les cadeaux de la famille. Personne, sauf elle, n'a le droit d'assister à cette cérémonie. Et ce sera vraiment Noël !

Joséphine rêve, les yeux perdus dans le vague. Que de joies en perspective !

Finalement, elle remet le paquet dans la valise, vérifie une dernière fois que rien ne manque, jette un coup d'œil sur le volumineux sac de gâteaux secs que Mandy a fabriqués en cet honneur, l'entrouvre et en renifle l'appétissante odeur. Puis elle éteint la lampe et relève le store.

Oh ! Il neige au-dehors. Doucement, elle ouvre la fenêtre, prend une poignée de neige sur le rebord, la pétrit en une boule bien dure et la lance dans le jardin. Puis elle referme la fenêtre et court se blottir dans son lit. L'air frais s'est répandu dans la pièce. Joséphine respire profondément, et cette odeur de neige, mêlée à celle de la cire chaude, la poursuit dans ses rêves.



Vêtu de ses meilleurs habits, net, astiqué comme un sou neuf, Hugo, grave et poli, vient chercher Joséphine. Sa mère lui a taillé un pantalon et un blouson dans un vieux costume de son père, annonce-t-il avec fierté.

Quand ils arrivent à l'école, l'arbre est déjà prêt, M^{lle} Sund achève de le décorer. Elle a même trouvé le temps de déposer un petit cochon en pain d'épices dans chacun des sacs en papier qui renferment les cadeaux destinés aux enfants. On voit leur groin qui dépasse, ce qui provoque un rire général.

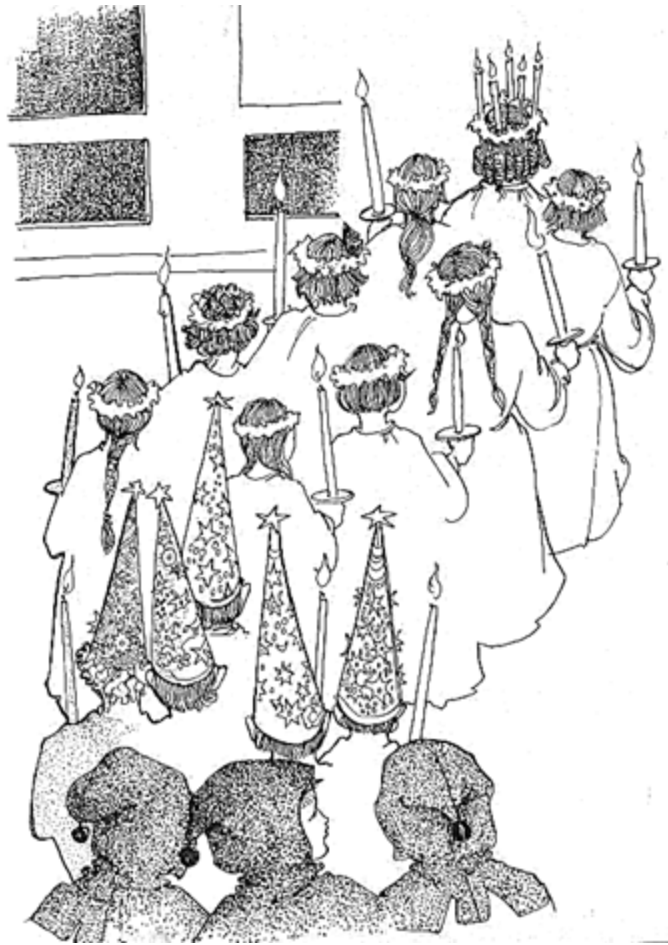
Puis ils vont s'habiller. Les filles enfilent leurs longues chemises blanches, car elles sont toutes demoiselles d'honneur. Les garçons sont, soit des chérubins, avec de hauts bonnets pointus constellés d'étoiles, soit des diabolins, connus sous le nom de « Tomte ».

Hugo tenait absolument à être un « Tomte » et il avait lutté jusqu'au dernier moment pour obtenir satisfaction, mais M^{lle} Sund avait tenu bon. Edwin Petersson et Hugo, tous les deux, seraient des chérubins.

— C'est exactement ce qui vous convient, répète-t-elle ce matin, tout en enfonçant vigoureusement les bonnets étoilés sur leurs oreilles.

Une grande table est dressée dans la salle de gymnastique, et chacun va y déposer sa contribution au goûter : pommes, pains d'épices, cakes, petits pains fourrés, il y a de tout. Mais on goûtera tout à l'heure, après la promenade traditionnelle des Lucies.

May-Lise est une adorable Lucie. Elle s'avance en tête, couronnée de bougies allumées. Derrière elle viennent les demoiselles d'honneur, suivies des chérubins. Les « Tomte » ferment la marche. Tous tiennent une bougie allumée à la main.



Le cortège fait le tour de l'école, va de salle en salle, car aujourd'hui, seule une classe célèbre sa fête de Noël. Le tour des autres viendra ensuite.

La procession terminée, la fête commence enfin pour de bon. Les bonnets pointus sont rangés, ainsi que les capuchons des « Tomte ». Seule, Lucie voudrait conserver sa couronne, mais l'institutrice ne le permet pas, ce n'est pas prudent, un accident est si vite arrivé !

On s'agite, à présent. Les enfants dansent une ronde autour de l'arbre de Noël, les jeux s'organisent, on examine les cadeaux.

Joséphine reçoit un ravissant petit dé à coudre, orné d'une guirlande fleurie. Son petit cochon va chez May-Lise qui paraît très contente, mais Joséphine se garde bien de dire qu'il vient de chez elle. C'est un secret.

Enfin, on se réunit autour de la grande table, dans la salle de gymnastique. Le sapin brille de tous ses feux. Il y a des bougies partout. C'est un goûter somptueux.

Quand, après avoir vidé toutes les assiettes, ils sont enfin rassasiés, Hugo surgit soudain auprès de l'arbre. Il tient à la main un saladier en verre qui scintille à la lumière des bougies. Cette coupe est remplie de raisins luisants et dorés.

Hugo s'avance lentement, tenant le saladier à deux mains. C'est son cadeau, sa contribution à la fête.

Chacun comprend que ce ne sont pas là de vulgaires grappes de raisins, de celles que l'on mange d'ordinaire. Cela ne s'explique pas, mais se sent. Leur charme secret, leur saveur particulière ne proviennent pas uniquement de la circonstance et de la lumière mystérieuse des bougies. Elles sont le reflet de la singulière et attachante personnalité de celui qui les distribue.

Gravement, sans un mot, les enfants, un à un, prennent la grappe que leur tend Hugo. Arrivé devant l'institutrice, il s'incline. Tous les regards sont fixés sur M^{lle} Sund qui tend la main pour recevoir l'un de ces merveilleux raisins. Chacun, en son cœur, souhaiterait être celui qui les lui offre.

— Prenez-en deux, mademoiselle, dit Hugo.

Une bruyante acclamation accueille ces paroles. La classe entière applaudit : un hourra pour M^{lle} Sund qui l'a bien mérité, un pour Hugo qui a su trouver le geste qu'il fallait.

— Merci, Hugo, mon cher garçon, dit lentement l'institutrice.

Mais Hugo, tout naturellement, poursuit sa distribution.

Joséphine vient en dernier. Il ne reste plus qu'une seule grappe, la plus grosse et la plus luisante de toutes.

Hugo se gratte la nuque, l'air soucieux :

— C'est drôle ! Je me suis trompé. Il devait en rester deux ! Tiens, prends-la.

Il tend la coupe à Joséphine.

— Non, c'est pour toi, dit-elle.

— Partageons, veux-tu ?

Sans se presser, Hugo fouille dans sa poche, tire son couteau – celui qui lui sert à tailler le bois – et il tranche la grappe en deux parts parfaitement égales : une pour lui, une pour Joséphine.

— Ce n'est pas aussi facile que ça en a l'air, dit-il avec un sourire.



HUGO ET JOSÉPHINE

Joséphine vient d'entrer à la grande école et elle aimerait beaucoup y trouver des amis. Mais les petites filles la boudent car elle n'est pas bien habillée et comme elle ne connaît aucun jeu les garçons ne s'occupent pas d'elle. Un matin pas comme les autres, sur le chemin de l'école, Joséphine rencontre Hugo, un drôle de garçon qui habite une maison dans la forêt et qui ne va en classe que lorsqu'il n'a rien de mieux à faire. Désormais Hugo et Joséphine ne se quitteront plus.



dans la BIBLIOTHÈQUE DE L'AMITIÉ

Anne C. Vestly

AURORE ET LA PETITE AUTO BLEUE

Pour Aurore et les siens, le bonheur c'est souvent tout simple avec des jours tranquilles et d'autres plus pénibles qui resserrent les liens familiaux.

Maria Gripe

JE M'APPELLE JOSÉPHINE

Une petite fille pas tout à fait comme les autres à qui il arrive des aventures bien bizarres.

Jacqueline Held

LE JOURNAL DE MANOU

Les vacances de Zétic, Manou et Papoutch vont-elles être troublées par l'arrivée du grand cousin Aurélien ?

ISBN 2-7002-0112-4

à partir de 8 ans